



**HAL**  
open science

## Du pont à la mer majeure : notes de philologie et d'histoire

Anca Dan

► **To cite this version:**

Anca Dan. Du pont à la mer majeure : notes de philologie et d'histoire. Peuce, 2008, 6, pp.165-188.  
halshs-02435545

**HAL Id: halshs-02435545**

**<https://shs.hal.science/halshs-02435545>**

Submitted on 15 Jan 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## DU PONT À LA MER MAJEURE : NOTES DE PHILOGIE ET D'HISTOIRE<sup>1</sup>

Anca Dan

**Abstract:** *The ancient name of the Black Sea, the Pontos Axe(i)nos/Euxe(i)nos, can be explained by the Greek word “πόντος” (derived from the Indo-European radical \*pent-) denoting the sea as seen by a far-off mariner (contrarily to “πέλαγος”, meaning the sea as seen by the inhabitants of its shores). As the Hellespontos and the Propontis, the Euxine kept its name of “difficult passage” and even became, at the latest in the 5<sup>th</sup> century B.C., the “Pontos”: its appellation by its inhabitants, who did not know or did not frequent other seas, could have been equally encouraged by its extreme position, in connection with the encircling Ocean, or by its overestimated dimensions, as it will be the case, in Byzantine times, for the name “Greater sea”. The epithet “ἄξεινος”, probably changed by antiphrasis or euphemism in “εὐξεινος”, is a phonetic calque from an indo-iranian name of a northern, “black” sea, opposed to a southern, “red” one; borrowed from the Achaemenid geo-chromatic representation of the world, through different intermediaries, the two thalassonyms lost in Greek their original meaning. Even if the Black sea became “Black” again only through Turkish dialects, several “black” hydronyms and toponyms of the thraco-scythian region as well as the association, since the 6<sup>th</sup> century B.C., of the Black Sea with the infernal world probably encouraged the preservation of these adjectives, unusual in maritime designations.*

**Rezumat:** *Vechiul nume al Mării Negre, Pontos Axe(i)nos/Euxe(i)nos, poate fi explicat prin cuvântul grec “πόντος” (derivat din radicalul indo-european \*pent-), ce înseamnă marea așa cum este văzută de un marinar (contrar lui “πέλαγος”, înțeles ca mare văzută de locuitorii de pe țărm). Ca și în cazul Hellespontos și Propontis, Euxinul păstrează sensul de “pasaj dificil” și chiar devine în cele din urmă în sec. V a.Chr. “Pontos”: denumirea dată de locuitorii săi, care nu cunoșteau și care nu frecventau alte mări, ar putea fi în aceeași măsură determinată de poziția sa extremă în conexiune cu Oceanul înconjurător sau prin dimensiunile sale supraestimate, așa cum va fi cazul în perioada bizantină pentru numele de “Marea cea Mare”. Epitetul “ἄξεινος”, schimbat probabil prin antifrază sau eufemism în “εὐξεινος”, este un calc fonetic, provenit de la denumirea indo-europeană a nordului, marea “neagră”, opusă celei destinate sudului, cea “roșie”; împrumutate, prin diferiți intermediari, din reprezentarea geo-cromatică a lumii dată de Ahemenizi, cele două thalassonyme și-au pierdut în limba greacă înțelesul lor original. Chiar dacă Marea Neagră redevine “Neagră” numai prin dialectele turcești, câteva hidronime și toponime “negre” ale regiunii traco-scitice, precum și asocierea încă din sec. VI a.Chr. a Mării Negre cu lumea infernală au determinat probabil păstrarea acestor adjective, neobișnuite în denumirile maritime.*

**Key words:** *Pontus Euxinus, Black Sea – name, Greek geography, linguistics*

**Cuvinte cheie:** *Pontul Euxin, Marea Neagră – nume, geografie greacă, lingvistică*

**Mots clés:** *Pont-Euxin, Mer Noire – nom, géographie grecque, hydronymie*

---

<sup>1</sup> Cet article reprend quelques-unes des conclusions partielles auxquelles nous avons abouti dans le cadre de notre travail doctoral concernant la mer Noire dans la géographie antique et mené, depuis 2003, sous la direction de MM. Carlos Lévy (Université Paris IV) et Didier Marcotte (Université de Reims), et complété, à l'École Pratique des Hautes Études Paris, par un mémoire sous la direction de M. Jean-Louis Ferrary. Je tiens à remercier M. Sorin Ailincăi pour l'invitation à cette publication, mes directeurs de recherche et M. Alexandru Avram (Université du Mans) pour le soutien constant accordé pendant mon travail ainsi que M. Renaud Alexandre (Université de Paris IV) pour la lecture préliminaire de ces pages. Toutes les fautes tiennent exclusivement de ma propre responsabilité.

I. Τὸ πέλαγος τὸ Ποντικόν. Au tout début de notre ère, Strabon cherchait dans un passé préhistorique (ou, si l'on réfléchit avec les Stoïciens<sup>2</sup>, « préhomérique ») l'étymologie du nom maritime qui allait inspirer l'appellation de sa propre région d'origine, le « Pont » (1.2.10) :

ἀπλῶς δ'οἶ τότε τὸ πέλαγος τὸ  
Ποντικὸν ὡσπερ ἄλλον τινὰ ὠκεανὸν  
ὑπελάμβανον, καὶ τοὺς πλείοντας ἐκέϊσε  
ὁμοίως ἐκτοπίζειν ἐδόκουν ὡσπερ τοὺς  
ἕξω στηλῶν ἐπὶ πολὺ προιόντας· καὶ γὰρ  
μέγιστον τῶν καθ' ἡμᾶς ἐνομίζετο, καὶ  
διὰ τοῦτο κατ' ἕξοχὴν ἰδίως πόντον  
προσηγόρευον, ὡς ποιητὴν Ὅμηρον.

On concevait la mer Pontique comme une autre espèce d'Océan ; et ceux qui naviguaient dans ces parages semblaient être autant dépaysés que s'ils s'étaient avancés bien au delà des Colonnes <d'Hercule> ; elle était considérée, en effet, comme la plus grande de nos mers et, pour cela, on l'appelait, par excellence, le Pont proprement dit, comme on appelle Homère le Poète.

Saisir dans la dénomination antique de la mer Noire le mot grec « πόντος » (que nous traduisons, du moins dans un premier temps, par « mer », *cf. infra*), est une théorie encore majoritairement acceptée par les linguistes modernes. En effet, les arguments de ceux qui plaident pour un calque phonétique grec à partir d'une langue « locale », « pontique »<sup>3</sup> semblent assez faibles, même si l'hypothèse en soi est attirante et ne peut être rejetée d'emblée : formellement on ne peut ni exclure ni prouver que les Grecs aient été influencés dans leur dénomination de la mer Noire en tant que Mer/Pont « par excellence » par des habitants circumpontiques qui, ne connaissant pas une autre mer, n'auraient pas eu besoin de préciser davantage leur appellation. Mais si ce prétendu calque sémantique était également phonétique, c'est-à-dire si ces riverains (avec lesquels les Grecs étaient en contact maritime au moins à partir du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.)<sup>4</sup> utilisaient un mot proche du grec « πόντος » c'est une hypothèse encore plus difficilement défendable : quelle pourrait être cette langue « *of regions adjoining the Black Sea between Thrace and Armenia* »<sup>5</sup> et à quelle famille Indo-Européenne (Iranienne ? Hittito-Louvite ? Thrace ?)<sup>6</sup> ou non Indo-Européenne (Caucasienne ? « Assyrienne » ?)<sup>7</sup> l'intégrer, alors que nous ne connaissons même pas les noms des peuples

<sup>2</sup> Sur l'importance accordée à Homère par Strabon, nous renvoyons aux études de Biraschi 2000 et 2005. Plus généralement, pour l'adhésion du géographe amasien au Stoïcisme, voir les références recensées par Horst Roseman 2005 (avec bibliographie).

<sup>3</sup> Mitchell 2002, 37-38.

<sup>4</sup> Sur les découvertes de Némirov, qui semblent être, à l'heure actuelle, unes des plus anciennes importations grecques dans le bassin pontique, voir Vakhtina 2007 ; sur Orgamè/Argamum, Histria, Bérézan/Olbia et Sinope, voir les articles correspondants (avec bibliographie) dans Grammenos-Petropoulos 2003 et dans Hansen-Nielsen 2004. Pour Taganrog, voir, *e.g.* Kopylov 1999.

<sup>5</sup> Mitchell 2002, 38.

<sup>6</sup> Voir, entre autres, Tischler 1977, 12-17, et son débat avec Detschew 1957, sur le partage linguistique de l'Anatolie septentrionale.

<sup>7</sup> Sur l'étendue de la Colchide (plus particulièrement, dans son acception la plus large, chez Xénophon), voir Braund 1994 et Lordkipanidze 1996, *passim*. Les Assyriens ont été présents en Asie Mineure, par l'intermédiaire de comptoirs commerciaux, au II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C. (Garelli 1963) ; à notre sens, la mention des Syriens/Assyriens/Leukosyriens sur le littoral sud-oriental du Pont-Euxin (*cf.* principalement Nöldeke 1871, Debord 1999) a bien plus de chances d'être une confusion ou une

nord-anatoliens indigènes, habitant au bord de la mer Noire avant le début du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (ou avant la source du Périple du Pseudo-Scylax et surtout avant l'expédition historique racontée dans *l'Anabase* de Xénophon) et que ce que nous savons des différentes migrations dans la région (dont celle très célèbre et encore mystérieuse des Cimmériens ou encore les « brèves incursions » des Scythes<sup>8</sup>) n'est que le résultat d'un collage (pas toujours parfait) de diverses sources historiques ? De plus, si l'on suit cette théorie qui associe l'emprunt du nom propre (« Πόντος ») à celui de son épithète initiale (« ἄξεινος »), une provenance iranienne semblerait s'imposer. Or l'origine « scythe » d' « ἄξεινος », généralement acceptée au cours du XX<sup>e</sup> siècle, a été contestée par les dernières recherches de Rüdiger Schmitt (*cf. infra*). Faute de preuve définitive pour l'appartenance des Cimmériens à la même branche ethno-linguistique ainsi que pour tout autre présence certaine et de durée dans la région sud pontique de locuteurs d'une langue iranienne (à moins que l'on ne prenne en considération les Kurdes, historiquement établis plus au sud), l'on doit attendre la conquête achéménide de l'Asie Mineure septentrionale<sup>9</sup> pour avoir une attestation historique d'une telle langue au bord de la mer Noire. Vu les nombreuses attestations du mot « Πόντος » en Grec archaïque (dans la langue épique aussi bien que dans les noms des différentes étendues marines), il serait assez difficile de supposer que la mer Noire n'ait été appelée « Pont » qu'à partir du moment où elle aurait été appelée « ἄξει(ν)ος », c'est-à-dire probablement après le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Il y pourtant une difficulté sémantique inhérente au mot « Πόντος », qui a sans doute encouragé l'hypothèse d'une origine non-grecque du nom, d'une recherche à l'extérieur de la langue grecque de ce qu'aurait été d'après nous, modernes, l'expression de la première perception hellénique de la mer Noire : en fait, à regarder de plus près les principaux dictionnaires des langues indo-européennes anciennes, les dérivés d'une probable racine Indo-Européenne « \*pent- »<sup>10</sup> indiquent pour le mot grec plutôt le sens de « mer à franchir », « voie de passage (difficile) » qui n'est pas facilement compatible avec une « autre espèce d'Océan », du bout de l'œkoumène<sup>11</sup>, comme l'affirmait Strabon et encore moins avec l'absence de traces

---

interprétation ethnographique grecque des peuples de la région (pas nécessairement Hittites [?]) que le déplacement des Assyriens sur le littoral septentrional et leur survivance pendant un millénaire. (Nous avons développé ces aspects dans un article intitulé « Sinope, 'capitale pontique', dans la géographie antique », à paraître dans les *Actes du Colloque « L'Asie Mineure dans l'Antiquité : Échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule »*, Presses Universitaires de Tours, 2008-2009).

<sup>8</sup> Sur ces migrations, voir dernièrement les sources et la discussion d'Ivantchik 2005, 53-66 (reprenant dans une argumentation autour des textes grecs des idées historiques présentées, entre autres, dans Ivantchik 1993 et Ivantchik 2001) et 190-244.

<sup>9</sup> Cf. Briant 1996, *passim*, et Debord 1999, 38 sq.

<sup>10</sup> Pokorny 1959, 808-809, *s.u.*; Buck 1949, 36-37, *s.u. sea*; Chantraine 1969/1999, *s.u. Πόντος*; Ernout-Meillet 1932/1959/2001, *s.u. pons*; Moorhouse 1941, 96. Voir également, dans le domaine grec, Finzenhagen 1939, 131-132.

<sup>11</sup> Sur l'Océan perçu, dans la plus ancienne des conceptions grecques de l'espace que nous connaissons (le bouclier d'Achille dans le livre 18 de *l'Iliade*), comme la rivière circulaire qui entourait le monde habité, voir (avec bibliographie essentielle) Romm 1994, 11 sq. Dès l'époque classique, l'acception en tant que « rivière » semble avoir cédé la place à l'image d'une ou plusieurs mers (« extérieures ») : cf. les références rassemblées par Herter 1937. Nous ne devons pourtant pas confondre ces interprétations hellénistiques auxquelles Strabon fait allusion avec la localisation primaire, à notre

concernant une fréquentation grecque de la mer Noire avant le VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>12</sup>. Ainsi, les sanscrits « pântāḥ » et « pathā », les avestiques « pantā » et « paḥō », le vieux prussien « pintis » ou le vieux slave « pōtĭ » désignent tous un certain « chemin ». D'ailleurs, quelle meilleure exemple de ce sémantisme Indo-Européen que le grec πάτος, « sentier » (et de ses dérivés secondaires) illustrant le degré zéro du même radical ? Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant dans le fait que les Grecs qui habitaient le pourtour de la Méditerranée, du Phase au Colonnes d'Héraklès, comme les fourmis ou les grenouilles autour d'un marécage (Platon, *Phédon* 108b), autrement dit qui ont fondé leurs villes sur des côtes qui ne communiquaient pas toujours facilement avec l'intérieur (pour des raisons géographiques ou historiques), aient appelé la mer qui les reliait entre eux (aussi) « passage (à franchir) ». Les formules de la langue épique donneraient d'ailleurs raison à cette explication : les « ἕγρὰ κέλευθα »<sup>13</sup>, les « ἰχθυόεντα κέλευθα »<sup>14</sup> et les « ἡρόεντα κέλευθα »<sup>15</sup> de l'*Illiade* et de l'*Odyssee* désignent toutes, métaphoriquement, la mer en tant que κέλευθος (« chemin »)<sup>16</sup>. Si l'on reste dans le domaine bien délimité du langage poétique, chez un auteur comme Euripide qui appelle souvent, par métonymie, la mer « πόρος », le Pont-Euxin est même l'« ἄξενος πόρος »<sup>17</sup>. Mais l'appellation prosaïque courante de la mer Noire, perçue au moins à partir de la fin du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. comme « hostile aux étrangers » (« ἄξεινος », cf. *infra*), par le nom de « chemin », voire, au V<sup>e</sup> s. av. J.-C., « le Chemin », reste pratiquement inexplicable : pourquoi « chemin » ou « traversée » alors qu'on doit attendre le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. pour la traversée courante de

---

sens fantastique, du bout du monde et du monde de l'au-delà, comme cela a parfois été le cas pour l'île d'Achille et, avec elle, pour la mer Noire (cf. *infra*).

<sup>12</sup> Nous restons sceptique sur une fréquentation maritime régulière de date mycénienne de la mer Noire, bien que nous ne croyions guère qu'il ait été impossible pour les Achéens et, plus généralement, pour les Grecs d'avant le VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., de franchir le Bosphore (comme l'a imaginée, autrefois, en particulier Carpenter [1948] ; *contra* Labaree [1957], Graham [1958], Boardman [1964/1999], 238 sq., etc.). Une synthèse convaincante sur les matériaux attestant des contacts (in)directs et pas nécessairement maritimes entre le monde mycénien et les régions pontiques a été proposée par Hiller 1991. Les noms « thraces » relevés par van Soesbergen (1979) sur les tablettes mycéniennes ne relèvent pas nécessairement d'un tel contact maritime.

<sup>13</sup> *Il.* 1.312, *Od.* 3.71 ; 9.252 ; 15.474. La formule est reprise dans la poésie « orale », dans l'*Hymne homérique à Apollon* v. 452, Panyassis fr. 28 Matthews = 31 Bernabé, mais aussi écrite, par Apollonios de Rhodes 1.574 et les *Argonautiques orphiques* v. 1101, Moschus, *Europe* 152, Nonnos, *Dionysiaques* 2.284 ; elle apparaît variée en ἀλμυρὰ κέλευθα dans Moschus, *Europe* 46, etc. Cf., pour une formule éventuellement préexistante, *Il.* 1.483 = *Od.* 2.429 (« κατὰ κύμα ... κέλευθον »). Pour des explications antiques de cette expression, voir, e.g., Eustathe, *Commentaire à l'Illiade* vol. 1, p. 168 van der Valk, et *Commentaire à l'Odyssee* vol.1, p. 113 Stallbaum, reprenant en partie des explications communes dans les dictionnaires byzantins sur le métaplasme de κέλευθος (*Etymologicum Gudianum* p. 314 Sturz, s.u., *Etymologicum Magnum* p. 502 Gaisford, s.u., [Zonaras] p. 1189 Tittmann, s.u., *Scholia ad Iliadem* ad 1.312 Erbse, etc.).

<sup>14</sup> *Od.* 3.177 ; cf., pour un sens abstrait, *Od.* 3.380-381 = 3.389-390 = 4.469-480 = 10.539-540 (« κελεύθου ... ἐπὶ πόντον... ἰχθυόεντα ») ; aussi 9.260-262.

<sup>15</sup> *Od.* 20.64.

<sup>16</sup> Contre cet argument, voir Lesky 1966, 472-473 : « Gewiß, auch die See habe ἕγρὰ κέλευθα, aber Feld, Wald und Wiese hätten viel bessere oder eigentlichere κέλευθα und wären doch nicht in solcher Weise benannt worden ».

<sup>17</sup> *Andromaque* v. 1262, *Iphigénie en Tauride* v. 253 (= *apud* Plutarque, *De exilio* 602A) et 1388.

l'Anatolie vers la Crimée, entre le promontoire Karambis et le Kriou Métôpon<sup>18</sup> et que des trajectoires raccourcies entre deux ports situés dans la même « moitié »<sup>19</sup> ne sont attestées que par le périple attribué à Scylax<sup>20</sup> ou, au plus tôt, *e silentio* par Hérodote (et, éventuellement, les tragiques) ? Si c'était sa perception originaire, hypothétiquement de « golfe de l'Océan », ou encore ses grandes dimensions et son manque d'îles, en un mot ce trouble qui aurait saisi les premiers navigateurs ayant franchi le Bosphore ce qui aurait déterminé les Grecs à appeler cette mer « Mer (par excellence) », n'aurait été-il plus logique d'employer couramment le nom de « πέλαγος » (« étendue marine, haute mer, large »), qui est d'ailleurs l'élément le plus commun dans les thalassonymes grecs<sup>21</sup>, ou, plus poétiquement, « ἄλς »<sup>22</sup> ou « κύμα » (« vague salée ») ou, tout simplement, par l'indéfinissable et l'omniprésent « θάλασσα »<sup>23</sup>, comme dans la célèbre exclamation de Xénophon arrivé en Colchide (*Anabase* 4.7.24) ? Il est vrai que nous ignorons les détails d'une possible concurrence entre les termes que les Ioniens ont employés pour désigner leurs mers ; la langue épique des premiers témoignages littéraires que nous avons conservés sur leurs entreprises ne nous aide guère : on l'a remarqué depuis longtemps, le choix des appellatifs marins et de leurs épithètes chez « Homère » est plus déterminé par le formulaire épique et par les nécessités métriques que par un souci de précision historique<sup>24</sup>. Pindare lui-même, à qui nous devons la première mention de l'*Axèn/Euxin*<sup>25</sup>, doit

<sup>18</sup> Voir Maximova 1959 (avec quelques réserves) ; nous avons abordé cette question dans notre travail sur Sinope, cité *supra*.

<sup>19</sup> Sur les courants maritimes déterminant les écosystèmes aussi bien que les routes de navigations dans la mer Noire, voir la première partie de Sorokin 2002. Les anciens traduisaient la connaissance de ces courants dans leur concept διθάλασσα, « double mer », souvent associé à la représentation mentale de la mer Noire comme un arc scythe : cf. Strabon 2.5.22 et 12.3.10, Denys d'Alexandrie, *Périégèse* v. 156, avec le commentaire d'Eustathe *ad loc.*, qui utilise également la formule synonyme διπλοῦς πόντος / θάλασσα.

<sup>20</sup> Voir Arnaud 1992.

<sup>21</sup> L'appellation de la mer Noire comme « πέλαγος » implique l'ajout de l'épithète « ποιτικόν » : cf., en dehors des fragmentaires Agatharchide de Cnide, *Excerpta de mari Erythraeo* 7 Müller et Posidonius fr. 10 Theiler, surtout Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* 14.1.2, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* 4.48.5, Strabon 1.2.10, 11.7.1, 12.2.7, 12.3.15, Plutarque, *Pompée* 32.4, Denys de Byzance, *Anaplous Bospori* 6.

<sup>22</sup> Comme cela sera le cas, dans un contexte poétique, chez Lycophron, *Alexandra* v. 186 (« Σαλμυδησίας ἄλδος »). Pour les thalassonymes régionaux, tirés des noms des côtes, cf. *infra*.

<sup>23</sup> De même que dans le cas de « πέλαγος », l'usage de « θάλασσα » dans la désignation de la mer Noire implique la présence tautologique d'un adjectif dérivé de « πόντος » : cf., hypothétiquement, Hécateé 1 F 18b et Eschyle, *Prométhée enchaîné* fr. 330 Mette (*apud Scholies à Apollonios de Rhodes* 4.289-292) ; parmi les attestations certaines, cf. *Hellenica Oxyrhynchia* D.22.4 Bartoletti = 66 F 1 Jacoby, Polybe 4.42.4 et fr. 54 Büttner-Wobst, Ps.-Scymnos v. 371, Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* 18.3.2, 40.4.1, Strabon 1.3.4, 1.4.7, 2.1.3, 2.1.15, 2.5.18, 7.1.1, 7.3.14, 7.4.8, 7.5.1, 11.1.7, 12.4.1, 14.1.1, Memnon fr. 47 Müller, Plutarque, *Euménès* 3.4, Appien, *Illyrica* 16, Ptolémée, *Géographie* 1.16.1, 8.10.2, 8.11.2, 8.17.2. La situation est similaire en latin, puisqu'on utilise « mare Ponticum » (e.g. Salluste *apud Servius, Commentarius in artem Donati* p. 431, Tite-Live 40.21.2, Pomponius Méla 2.5, Quinte-Curce 7.3.4, 7.3.21, 7.4.27, Pline l'Ancien 2.173, Tacite, *De origine et situ Germanorum* 1.3, *Annales* 13.39 ; « Ponticum fretum » dans Sénèque, *Médée* v. 454).

<sup>24</sup> Voir, e.g., Christol 2002, 41.

<sup>25</sup> En tant que « πέλαγος » : ἐν δ' Εὐξείνῳ πελάγει φαεινὰν Ἰαχιδεύς νᾶσον, *Néméennes* 4.49-50 ; ἄλξεινος » tout court dans *Pythiques* 4.203-204 σὺν Νότου δ' αὔραις ἐπ' Ἰαξείνου στόμα πεμπόμενοι ἦλυθον.

être lu comme un témoin (il est vrai, d'exception) d'une langue poétique classique apparentée au langage « homérique », de même que, à la même époque, le tragédien Eschyle<sup>26</sup> : que l'un parle de « πέλαγος » et l'autre de « Πόντος » n'est, à notre sens, que le résultat d'un choix poétique parmi des synonymes devenus interchangeable dans la désignation d'une mer habitée par des Grecs depuis deux siècles déjà. Ne pouvant pas faire confiance à l'authenticité lexicale des citations d'Hécátée dans le résumé des Ἐθνικά d'Étienne de Byzance<sup>27</sup>, on est amené à descendre dans le temps aussi tard qu'Hérodote pour retrouver une première source scientifique sur le « Pont » dans son entier. Et il n'est guère étonnant qu'en ce milieu du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pour un public hellénique qui avait déjà écouté des créations (comme celles) de Pindare et d'Eschyle et qui connaissait sans doute le rôle économique de cette région<sup>28</sup>, la mer Noire est déjà le « Εὐξεινον καλεόμενον πόντον » (1.6 ; cf. 4.46), « ἀξιοθέητον · πελαγέων γὰρ ἀπάντων πέφυκε θωμασιώτατος » (« spectacle remarquable, car elle est de toutes les mers la plus admirable », 4.85)<sup>29</sup> alors que les Grecs qui l'habitent sont déjà les « οἱ τὸν Πόντον οἰκούντες » (4.8, 4.10). Ainsi, ces témoignages classiques sont bien trop tardifs pour déduire, à partir d'eux seuls, le mécanisme qui aurait déterminé à une époque indéfinissable la préférence pour « πόντος » et, encore plus, pour sa transformation en « Πόντος ».

Retournons donc à l'histoire des mots : si la mer Noire ne pouvait guère être au début de son histoire grecque le « Chemin », c'est peut-être que l'on a oublié quelque détail dans les raccourcis des nos différentes analyses étymologiques. En effet, si l'on retourne aux origines indo-européennes du πόντος, on découvre une deuxième composante sémantique essentielle : c'est l'idée de « danger », de « franchissement risqué » dont la préexistence indo-européenne est confirmée par l'usage du latin *pons* et de l'arménien *hun* qui expriment, respectivement, les notions de « pont » et de « gué »<sup>30</sup>. C'est d'ailleurs le mérite d'Émile Benveniste (auquel se

<sup>26</sup> « στόμωμα Πόντου », *Les Perses* v. 875-877 ; sur le premier périple pontique, transfiguré dans le voyage mythique d'Io dans le *Prométhée enchaîné*, voir principalement Bolton 1962, 46sq., et, dernièrement, White 2001.

<sup>27</sup> Voir, à ce sujet, Hansen 1997. *Contra* Danoff 1962, 951, citant également 1 F 214 et 216. Aussi, la mention hérodotéenne des mesures maritimes de la région pontique rapprochée d'une citation lexicographique d'Hérodien 2.225 ne nous semble pas un argument définitif pour son attribution à Hécátée (*contra* Jacoby, 1 F 196).

<sup>28</sup> Sur les rapports commerciaux entre Athènes et la mer Noire à l'époque classique, voir, après les travaux « archéologiques » de Brašinskij (e.g. 1967), ceux, plus littéraires, de Braund (e.g. 2005).

<sup>29</sup> À partir de données périplographiques, Hérodote propose des déterminations de mesures du bassin pontique : 11100 stades de longueur (= 9 jours × 700 stades + 8 nuits × 600 stades), 3300 en largeur maximale, entre le pays des Sindes et Thémiscyre sur le Thermodon (3 jours + 2 nuits), le Bosphore n'ayant que 20 stades de long, la Propontide 1400 stades de long et 500 stades de large, l'Hellespont 400 stades de long et sept stades de large (4.85-86).

<sup>30</sup> Le même sens de « difficulté, souffrance » caractéristique, dans l'imaginaire grec, à la mer se trouve à l'origine des étymologies populaires proposées par les lexicographes byzantins : « Πόντος, παρά τὸ πένω τὸ ἐνεργῶ καὶ κάμνω ἀφ' οὗ καὶ πόνος καὶ πόντος, καθὸ πεπόνηται τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος περὶ τὸν ἀπλοῦν· πόνω οἶν ἐπώνυμον ὁ πόντος· ἢ παρά τὸ πνέω πνότος καὶ μεταθέσει πόντος, ἐξ οὗ αἱ πνοαί. Ὅμηρος 'αἶψα δὲ πόντον ἴκανον ἀήμεναι.' Πόντος, ἢ θάλασσα, ἀπὸ τοῦ πνέω, ἐν ἧ αἱ πνοαὶ καὶ ἄνεμοι φέρονται· ἐκ τούτου καὶ πόντιον θηρίον τὸ θαλάσσιον. » (*Etymologicum Gudianum*, p. 475 A. de Stefani) ; « Πόντος: Σημαίνει τὴν θάλασσαν· ἀπὸ τοῦ πνέω· ἐν ἧ αἱ πνοαὶ καὶ οἱ ἄνεμοι φέρονται. Ἡ ἀπὸ τοῦ πόνος πόντος, καθ' ὃν πεπόνηται περὶ τὸν πλοῦν τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος. Καὶ ἀπὸ τοῦ πνέω

reporteront même A. Ernout, J.-P. Vernant et P. Chantraine)<sup>31</sup> d'être revenu sur cette prééminence du sens « chemin » attribué à la racine Indo-Européenne et de le nuancer, tout en tenant compte des autres mots qui désignaient le « chemin » dans les mêmes langues :

...le sens premier serait celui de « chemin », soit parce qu'il est attesté dans un dialecte ancien tel que l'Indo-Iranien, soit à cause de l'accord entre l'Indo-Iranien, le Slave et le Baltique, soit en vertu de sa « simplicité » ; et les sens de « mer » ou « pont » ou « gué » en seraient des déviations. Mais [...] il n'est pas simplement le chemin en tant qu'espace à parcourir d'un point à un autre ; il implique peine, incertitude et danger, il a des détours imprévus, il peut varier avec celui qui le parcourt, et d'ailleurs il n'est pas seulement terrestre, les oiseaux ont le leur, les fleuves aussi. Le *pántāh* n'est donc pas tracé à l'avance ni foulé régulièrement. C'est bien plutôt un « franchissement » tenté à travers une région inconnue et souvent hostile, une voie ouverte par les dieux à la ruée des eaux, une traversée d'obstacles naturels, ou la route qu'inventent les oiseaux dans l'espace, somme toute un chemin dans une région interdite au passage normal, un moyen de parcourir une étendue périlleuse ou accidentée. L'équivalent le plus approché sera plutôt « franchissement » que « chemin » [...] En grec, le « franchissement » est celui d'un bras de mer (cf. *Helles-pontos*), puis plus largement d'une étendue maritime servant de « passage » entre deux continents ; en arménien, d'un « gué » ; et en latin, *pons* désignera le « franchissement » d'un cours d'eau ou d'une dépression, donc un « pont ». Nous ne sommes pas en mesure de donner les raisons précises, qui tiennent à la géographie ou à la culture, de ces déterminations particulières, toutes préhistoriques.

Jean-Pierre Vernant, lecteur de Benveniste mais influencé par sa lecture d'Hésiode et du poème cosmogonique d'Alcman, va encore plus loin dans son interprétation du nom mythologique et géographique :

*Pontos* désigne, contrairement à *thalassa*, *pelagos*, *kuma*, la haute mer, l'inconnu du large, l'espace marin où l'on a perdu les côtes de vue, où n'apparaissent plus que le ciel et l'eau qui, dans les nuits sans astres ou dans la brume des tempêtes, se confondent en une même mer obscure, indistincte, sans point de repère pour s'orienter [...] le chemin en tant que non tracé à l'avance, le franchissement tenté à travers une région inconnue et hostile, la route à ouvrir là où il n'existe et ne peut exister de route proprement dite...

---

πνόςτος καὶ πόντος, ἐξ οὗ αἱ πνοαὶ γεννῶνται· Ὅμηρος. Ἀΐψα δὲ πόντον ἴκανον ἀήμεναι. Καὶ πόνων ἐπάνυμος ὁ πόντος. Ἡ παρὰ τὸ πίνω, ὁ πίνων τοὺς κινδυνεύοντας. Ἡ παρὰ τὸ πέποται, ἀπὸ τοῦ πῶμι. » (*Etymologicum magnum*, p. 682 Kallierges).

<sup>31</sup> Benveniste 1966 (1956), 296-298 ; Ernout & Meillet 1932/1959/2001, *s.u. pons* ; Vernant 1970, 53-54 (cf. *infra*) ; Chantraine 1969/1999, *s.u. πόντος*.



Cette dernière interprétation pourrait néanmoins paraître exagérée si l'on prend en compte la filiation du Pontos hésiodique, qui représenterait à la fois les aspects négatifs (Phorkys, Kéto et Eurybie) mais aussi positifs (Nérée, *Théogonie* v. 233-239) d'une mer vue par les navigateurs<sup>32</sup>. De la sorte, si l'on adopte une position plus modérée et donc plus proche de celle de Benveniste, en essayant de mettre en équilibre des éléments linguistiques, historiques et mythologiques liés au « Πόντος », l'on pourrait dire que dans la perception grecque de la mer, espace de l'altérité, l'idée de difficulté serait implicitement associée à celle de « chemin marin » qui s'ouvrirait au navigateur. Dès lors, l'épithète ἀξεινος (« inhospitalière » ou « non fréquentée », cf. *infra*) ne ferait que renforcer l'idée de « passage difficile » qui correspondait bien à la mer Noire archaïque, telle qu'elle était perçue par celui qui venait ou était venu de l'extérieur.

Pourquoi a-t-on appelé la mer Noire « Πόντος / Πόντος » ? S'il nous est permis d'avancer notre propre hypothèse, nous inscrirons le nom du Pont-Euxin dans la lignée de mers qui ont assuré, depuis l'époque mycénienne (autrement dit depuis les temps les plus reculés pour lesquels la langue grecque est aujourd'hui attestée) le « franchissement » entre les différentes zones de la Grèce continentale, des îles et de l'Asie Mineure. Tout en séparant l'Europe de l'Asie, cette succession de mers a été une véritable « colonne vertébrale » du monde égéen ; à l'époque d'Ératosthène, le premier « géographe », elle est devenue le *cardo* de l'œkoumène (« le méridien d'Alexandrie/Rhodes/Byzance/Borysthénès »)<sup>33</sup> : c'est le « Πόντος » d'Ikaros/Icare (Homère, *Iliade* 2.145)<sup>34</sup>, suivi par le « Πόντος » d'Égée (Hérodote 2.97)<sup>35</sup>, par le « Πόντος » d'Hellè (Ἑλλησποντος) dans ses acceptions variées<sup>36</sup>, par la « Προ-ποντίς » qui précède le « Pont » déjà chez Eschyle (*Les Perses* v. 875) et chez (Hérodote 4.85)<sup>37</sup> et, enfin, par le « Πόντος » même<sup>38</sup>. Mais, si pour les maillons les plus méridionaux (et en particulier pour l'Égée) le nom de « Πόντος » est fortement concurrencé par celui de « πέλαγος », pour l'Hellespont, la Propontide et le Pont, le radical du « chemin difficile » s'est définitivement imposé dans les thalassonymes antiques. Hérodote<sup>39</sup>, Hésychius, Photius et l'auteur de la *Souda*<sup>40</sup> sont d'ailleurs conscients de cette particularité onomastique : nonobstant, nous ne pouvons préciser si cela est

<sup>32</sup> Cf. Díez de Velasco 1994.

<sup>33</sup> L'on ne saurait guère interpréter avec précision l'appellation identique du fleuve/ville/presqu'île de Borysthénès dans le Pont-Euxin et l'Hellespont (chez Étienne de Byzance, *s.u.*) ; voir Tomaschek 1897.

<sup>34</sup> Pour les autres références (illustrant, d'une part, la dualité Πόντος homérique / πέλαγος de Sophocle [*Ajax* v. 702] et leurs échos littéraires respectifs, d'autre part la dualité interprétative entre le rapport avec l'île homonyme ou avec le personnage mythologique homonyme), voir Bürchner 1914.

<sup>35</sup> Pour les autres références variées (Πόντος hérodoteén / πέλαγος d'Eschyle *Agamemnon* v. 659) et les interprétations géographiques (le promontoire eubéen Aigai / récif Aix) ou mythologique (Aigeus, père de Thésée), voir Hirschfeld 1894.

<sup>36</sup> Sur les différentes formes du nom (πόρθμος et πόρος déjà chez Eschyle, *Les Perses* v. 67, 722, respectivement 875 *etc.*), voir l'inventaire d'Oberhummer (1912) et de Burr (1932, 11-19) ; la riche bibliographie concernant le fervent débat sur le contenu de ce thalassonyme a été rassemblée en partie par Schlosser 2007, 18-20 *etc.*

<sup>37</sup> Voir Burr 1932, 19-21, et Schlosser 2007, 23-24.

<sup>38</sup> Seules deux études ont eu l'ambition de l'exhaustivité pour les attestations du Pont-Euxin (dans les limites de la documentation qui leur était accessible) : Burr 1932, 29-36, et Danoff 1962.

<sup>39</sup> 7.95 ; cf. Moorhouse 1940, 127-128 et 1941, qui utilise ces passages pour affirmer sa théorie sur la liaison originellement indissociable des mots formant le « Pont-Euxin » (cf. *infra*).

<sup>40</sup> Moorhouse 1940, 127, propose comme source hypothétique commune des passages (corrompus) lexicographiques le grammairien Diogenianus.

le résultat d'un usage courant ou bien d'une métonymie chez Hérodote et d'une reconstruction littéraire chez les lexicographes. Mentionnons pour mémoire :

*Souda, s.u.* = Photius, *s.u.*

Πόντος: κυρίως μὲν ὁ ἔνδον  
τῆς Χερρονήσου καὶ Εὐξεινου  
καλούμενος, καταχρηστικῶς δὲ πᾶσα  
ἡ θάλασσα.

Le Pont: qui principalement <l'étendue  
maritime> entre la Chersonèse et l'Euxin ;  
par usage abusif, toute la mer.

Aboutissement de la voie des détroits, zone de transit par excellence, le « Pont » devrait donc son nom aux navigateurs égéens, qui le regardaient comme une route dangereuse mais possible. Il n'est jamais devenu « Πέλαγος » (mais, au plus, πέλαγος τὸ Ποντικόν), sans doute parce que son nom s'est imposé dans la langue grecque prioritairement par la voix des voyageurs extra-pontiques, à une époque ancienne où l'on ressentait encore la différence sémantique des deux mots.

Le passage de « πόντος » à « Πόντος » n'est pas moins difficile à expliquer : il est peut-être dû à la reprise courante du nom chez les Grecs établis désormais sur ses bords, qui ne ressentait plus le besoin de préciser la différence par rapport à une autre mer. L'épithète exceptionnelle qui lui a été attribuée serait elle aussi responsable de ce que certains interpréteraient comme une « ellipse » : en regardant la liste des thalassonymes qui forment la « Mer intérieure »<sup>41</sup> et la Méditerranée des Romains, l'on constate que la règle lexicologique était plutôt de relier le nom de la mer au celui de la terre (île, promontoire, pays) ou du peuple devant lequel cette mer s'étendait (e.g. la mer d'Égypte, de Libye, de Phénicie, de Sicile, la mer Tyrrhénienne, Ligure, etc.) ou encore d'interpréter d'une façon mythologique un thalassonyme géographique (e.g. l'Égée, la mer Ionienne etc.). Pour le Pont-Euxin, les désignations en tant que πόντος Σκυθικός<sup>42</sup>, mare (/pontus) Scythicum<sup>43</sup>, Sarmaticum<sup>44</sup>, Cimmericum<sup>45</sup>, pontus Tauricus<sup>46</sup> sont restées des trouvailles isolées. Enfin,

<sup>41</sup> Sur l'absence d'une perception unitaire de la Méditerranée avant l'époque romaine, voir Burr 1932 et, dans une perspective historique plus générale, dernièrement, Purcell 2003, continuant sur ce point des réflexions exprimées (avec P. Horden) dans *The Corrupting Sea : A Study of Mediterranean History*, Oxford, 2000. L'opposition entre un *mare Internum* et un *mare Externum* n'est pas facilement datable : pour une première opinion, voir les références littéraires dans Burr 1932, 95 sq.

<sup>42</sup> Théocrite 16.99. Pour désigner l'abord de la Colchide, Apollonios de Rhodes avait utilisé « Καυκασίην ἄλα » (4.135).

<sup>43</sup> Cf. Valérius Flaccus, *Argonautiques* 1.59, 1.331, 1.345, 2.379, 2.574 ; Sénèque, *Médée* v. 212 ; Lucain, *Guère civile* 2.580.

<sup>44</sup> Cf. Ovide, *Pontiques* 3.8.8, 4.10.38 ; Valérius Flaccus, *Argonautiques* 8.207 (à ne pas confondre avec l'Océan sarmatique, du nord de l'œkoumène, cf. Ptolémée, *Géographie* 3.5.1, 7.5.2, 7.5.6, 8.10.2, Marcien d'Héraclée, *Periplus Maris Externi* 2.38-39, 46 etc.).

<sup>45</sup> Cf. Aulu-Gelle 17.8.16 (qui traduit à partir d'Hérodote 4.28 : ἡ δὲ θάλασσα πηγνυται καὶ ὁ Βόσπορος πᾶς ὁ Κιμμέριος, καὶ ἐπὶ τοῦ κρυστάλλου οἱ ἐκτὸς <τῆς> τάφρου Σκύθαι κατοικημένοι στρατεύονται ... *mare Bosporicum, quod Cimmericum appellatur, earumque partium mare omne, quod Scythicum dicitur, gelu stringi*... ; Orrose 1.2.25, 1.2.36, 1.2.49, 14.3.37 (et sur certaines mappemondes médiévales : e.g., la mappemonde de Sawley, d'Hereford). Le nom « θάλασσα Κολχική » ne semble être employé que pour la partie orientale de la mer Noire (cf. Strabon 11.1.6).

<sup>46</sup> Aviénus, *Ora maritima* v. 1-2.

pour revenir à l'analyse de Strabon, les dimensions de cette mer ont probablement joué en faveur de son appellation : depuis le Pont surdimensionné d'Hérodote (*cf. supra*), les Grecs et, à leur suite, les Romains ont gardé l'image d'un Pont-Euxin plus étendu que toutes les autres mers (composantes de notre Méditerranée). Une des expressions les plus claires de cette idée se retrouve dans l'*Anaplous Bospori* de Denys de Byzance, un texte du II<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. qui n'a jamais été traduit dans une langue moderne, jamais commenté et dont les sources classiques (Hérodote, Polybe, Strabon, *etc.*) n'ont été relevées qu'occasionnellement<sup>47</sup> : «...πέλαγός ἐστιν ὁ Πόντος ὁ Εὐξεινος, μεγέθει τῶν ἄλλων πλείστον, ὅσα μὴ πρὸς τὴν ἕξω θάλασσαν ἰσώσασθαι. ...c'est la mer < nommée > Pont-Euxin, par sa grandeur supérieure aux autres < mers > qui ne peuvent être comparées avec la mer extérieure ». D'ailleurs, le rattachement de la mer Noire à la mer Extérieure / à l'Océan, condition *sine qua non* pour la localisation et pour les différents développements géographiques, pour la plupart difficilement datables, du mythe des Argonautes, était une banalité scolaire à l'époque romaine : citons seulement Denys d'Alexandrie, lequel inscrit dans sa *Périégèse* universelle la mer Noire parmi les quatre grands golfes de l'Océan, correspondant aux quatre points cardinaux (v. 44-57)<sup>48</sup>. Cette opinion commune est peut-être à l'origine de la désignation byzantine (secondaire) de la mer Noire en tant que « grande mer » (μεγάλη θάλασσα) qui sera traduite, à partir du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle, dans les textes occidentaux (et, pour ne citer que le plus connu parmi les premiers, chez Marco Polo), par la célèbre « Mar(e) Maggiore » / « Mare Maius » / « Mer Major »<sup>49</sup>.

On retrouve parfois une objection supplémentaire à l'explication du nom « Πόντος » par la langue grecque : d'excellents connaisseurs du monde méditerranéen contestent le fait qu'un territoire ait pu prendre le nom de la mer qui baigne ses côtes (dans notre cas, la province romaine ayant succédé au royaume de Mithridate VI Eupator, sur la côte septentrionale de l'Asie Mineure), cette situation étant contraire à l'habitude de nommer la mer d'après le littoral et surtout sans précédent (à leurs yeux) dans la langue grecque. Il y a néanmoins au moins un exemple potentiel de pays qui ait pris le nom (particulier) de la mer qui l'entoure : il s'agit du « premier royaume hellénistique », qui s'élevait en face du royaume mithridatique, sur la côte septentrionale du Pont-Euxin et aux bords de la Méotide, à partir des presqu'îles qui séparaient les deux mers et qui formaient le Bosphore Cimmérien. Comment appeler autrement que « Bosphore (Cimmérien) » un État formé autour d'une cité qui était elle-même appelée « Βόσπορος / Παντικῆπαιον », par plusieurs πόλεις « bosphoriennes » d'origine grecque (Myrmekion, Phanagoreia, *etc.*), mais assez rapidement métissées, unies par des territoires appartenant aux différentes tribus des Σινδοί, des Μαιῶται ou des Σα(υ)ρομάται, sous le pouvoir d'un chef qui est à la fois archonte dans

<sup>47</sup> E.g. Walbank 1951. Les éditions disponibles actuellement (pour le fragment de Dionysos et pour Pierre Gilles, qui offre une présentation d'un état du texte du XVI<sup>e</sup> siècle), sont celles de Müller (dans *Geographi Graeci Minores* II, Paris 1861), de Wescher (Paris 1874) et surtout de Güngerich (Berlin 1958).

<sup>48</sup> Cf. Schneider 2001-2002, 630.

<sup>49</sup> Le rapport de ce nom italien avec la reprise ou l'interprétation du grec Μαύρη θάλασσα (qui traduit un asiatique/turc/tatare « Mer Noire », *cf. infra*) n'est pas très claire, d'autant plus que les deux noms coexistent à la même époque (et parfois dans les mêmes textes) : voir, e.g., Mordtmann 1927. Voir aussi, très brièvement, Brătianu 1999, 69-71, avec la mention du développement, à partir de cette désignation génoise, du roumain « Marea cea Mare ». La seule synthèse que nous connaissons actuellement sur la mer Noire dans les textes byzantins (Irmscher 1962) ne s'intéresse pas à ces aspects.

les villes grecques et roi des tribus barbares, alors qu'il pouvait être lui-même d'origine thrace, si l'on juge d'après le cas éventuel de Spartokos (438-431 av. J.-C.), fondateur de la dynastie des Spartokides ?<sup>50</sup> L'élément géographique, qui est à la base de son unité et de sa prospérité économique, a sans doute été le plus préférable dans la désignation (extérieure mais aussi intérieure) du royaume<sup>51</sup>. Ainsi, quel nom donner à la bande de terre « serrée » entre le littoral du Pont-Euxin et des hautes montagnes nord-anatoliennes, sur laquelle ont habité (dans un ordre incompréhensible même pour les historiens et géographes grecs) des Κόλχοι, des Βύζηρες, des Ἐκεχειριεῖς ou des Βέχειροι, des Μακροκέφαλοι, des Μοσσύνοικοι, des Τιβαρηνοί, des Χάλυβες, des Λευκόσυροι/Ἀσσύριοι/ Σύροι, des Καππάδοκες et des Παφλαγόνες, et où des Grecs d'origines diverses ont fondé à différents moments des villes soumises par des rois qui se revendiquaient à la fois comme successeurs des Achéménides et comme champions de l'hellénisme ? Bien sûr, le problème ne se posait pas pour l'État de Mithridate VI Eupator, lequel définissait son identité plutôt par rapport à la généalogie royale et, lorsque le contexte le demandait, par sa base cappadoçienne<sup>52</sup>. Ce sont les Romains qui ont transformé cette « Cappadoce pontique »<sup>53</sup> en province romaine et qui l'ont appelée « Πόντος – Pontus », en concordance avec le nom géographique des premiers riverains « οἱ ἐν τῷ Πόντῳ » / « Pontici » qu'ils ont inclus dans leur empire. Après l'historien du *Bellum Alexandrinum*<sup>54</sup>, Strabon est le premier géographe à attester d'une manière explicite cet usage et, indirectement, à marquer la naissance d'un nouvel ἔθνος à une histoire qui continue encore de nos jours, les Pontiques<sup>55</sup>.

\*

<sup>50</sup> Voir Brandis 1897, 757 (avec quelques références au nom) et, principalement, Gajdukevič 1971.

<sup>51</sup> L'étude exhaustive des sources littéraires, épigraphiques et numismatiques qui daterait avec plus de précision l'apparition de ce nom reste encre à faire.

<sup>52</sup> Voir la discussion très convaincante de Mitchell 2002, 48 sq. (« The Pontic kingdom is an anachronistic construct, whose outlines were first formed by historical writers between the Augustan age and the second century CE »), qui cite, pour le caractère « cappadoçien » du royaume mithridatique, SIG<sup>3</sup> 742, Posidonius fr. 51 (éd. Edelstein/Kidd, *apud* Athénée 6.266), IG 9.1.879a et Appien, *Mithridatica* 30, 53, 61, etc. Le savant fait d'ailleurs l'inventaire complet des sources littéraires et rejette, à juste titre, les textes anachroniques qui évoquent le royaume de Mithridate en tant que royaume « pontique » (p. 51). Cette démonstration rend inutile l'hypothèse de Schmitt 1985, qui imaginait (p. 413-414) une origine achéménide pour le nom de la région et met fin à la polémique concernant l'antériorité du thalassonyme par rapport au toponyme. *Pace* West 2003, 158, citant Xénophon (5.2.2 et 5.6.15) comme attestation du toponyme « Pont », nous considérons qu'il s'agit ici à des références régionales qui identifient le littoral (« ἐν τῷ Πόντῳ » = « en bordure du Pont ») par rapport à l'intérieur des terres micrasiatiques.

<sup>53</sup> Cf. Polybe 5.43.1 ; Strabon 12.1.4 (mais aussi, indirectement, 11.8.4, etc.). Pour l'histoire, voir dernièrement Olshausen 1980, Marek 1993, 26-46, Mitchell 1993, 31-33, etc.

<sup>54</sup> Qui est le premier texte à fait état d'une nouvelle identité pontique, comme l'a montré Mitchell 2002, 48 sq. (cf. 13.5, 14.1, 39.1, 40.2, 40.4, 41).

<sup>55</sup> Pour une brève esquisse historique des Pontiques, voir Bryer 1991 et les différentes contributions dans Bruneau 1998.

## II. Τὸν Εὐξεινον... ἸΑΞεινον θάλασσάν ποτε καλούμενον.

Au XII<sup>e</sup> siècle, Eustathe de Thessalonique rédige, dans son commentaire à la *Périégèse* de Denys d'Alexandrie (146 Müller), une synthèse d'explications récurrentes sur l'euphémisme (/ l'antiphrase) qui a déterminé le changement de la première épithète du Pont, « ἄξεινος », en « εὐξεινος » :

Ὅτι τὸν Εὐξεινον, ἄπλου τε ὄντα καὶ ἸΑΞεινον θάλασσάν ποτε καλούμενον, Εὐξεινον οἱ ὕστερον κατὰ σχῆμα εὐφημισμοῦ μετεκάλεσαν. ἸΑΞεινος δὲ ἐλέγετο (ταῦτόν δὲ εἰπεῖν ἀπόξεινος κατὰ τὸν Σοφοκλῆν) ἢ διὰ τὸ μὴ ἔχειν νήσων καταγωγὰς, ἢ διὰ τοὺς περιοικοῦντας Σκυθὰς, ἀνεπιμίκτους βαρβάρους, οἱ καὶ ἐξενοθύτουν καὶ ἐσαρκοφάγουν, καὶ ἀνθρώπων κρανίοις ἐχρῶντο ἐκπώμασιν. Ἔτεροι δὲ φασιν Ἡρακλέα κεκαθαρκέναι τὰ τῆδε, καὶ εἰς Εὐξεινον μετασκευάσαι τὸν ἄξεινον. Ἄλλοι δὲ εἰς Ἴωνας ἀνάγουσι τὸ τοιοῦτον ἀρίστευμα, οἱ πόλεις πολλὰς ἐν τῇ παραλίᾳ ὤκισαν.

En effet, l'Euxin, qui n'était pas navigable et qu'on appelait jadis « Axin », a été plus tard nommé « Euxin », par euphémisme. Car il était dit « Axin » (ce qui veut dire « ἀπόξεινος / inhospitalier » d'après Sophocle<sup>56</sup>) soit parce qu'il n'a pas de ports sur des îles, soit en raison de ses habitants Scythes, des barbares sauvages qui immolaient les étrangers et se nourrissaient de leur chair et qui se servaient des crânes des gens comme des coupes. Les autres disent qu'Héraclès a purifié les lieux et qu'il a changé l'« inhospitalier / ἄξεινος » en « hospitalier / εὐξεινος ». D'autres encore attribuent ce fait aux Ioniens qui ont fondé beaucoup de villes sur < cette > côte.

Parmi les textes géographiques qui, au moins à partir du Ps.-Scymnos<sup>57</sup>, expliquent la mutation onomastique de l'Euxin par l'ethnographie « scythe », Eustathe préfère l'explication plus détaillée du « Géographe » Strabon (7.3.6), lequel aurait pu suivre, à son tour, Apollodore d'Athènes (= F 159 Müller) :

ἄπλου γὰρ εἶναι τότε τὴν θάλατταν ταύτην καὶ καλεῖσθαι ἸΑΞεινον διὰ τὸ δυσχείμερον καὶ τὴν ἀγριότητα τῶν περιοικούντων ἐθνῶν καὶ μάλιστα τῶν Σκυθικῶν, ξενοθυτούντων καὶ σαρκοφαγούντων καὶ τοῖς κρανίοις ἐκπώμασι χρωμένων· ὕστερον δ' Εὐξεινον κεκλήσθαι τῶν Ἰώνων ἐν τῇ παραλίᾳ πόλεις κτισάντων·

Car à cette époque-là cette mer était sans navigateurs et on l'appelait « Axène » (Inhospitale), tant à cause de la rigueur du climat que de la férocité des populations de ses côtes, des Scythes notamment, qui, disait-on, immolaient les étrangers, se nourrissaient de leur chair et utilisaient leurs crânes en guise de coupes. Ensuite, elle a été nommée « Euxine » (Hospitalière), quand les Ioniens ont fondé des colonies sur son littoral.

<sup>56</sup> Cf. Sophocle, *Oedipe roi* v. 196.

<sup>57</sup> Ps.-Scymnos 735-737 : « ... εἰς τὸν Πόντον, ὃν πρὶν ἄξεινον / διὰ τὰς ἐπιθέσεις λεγόμενον τῶν βαρβάρων / προσηγορίας ἐποίησαν εὐξεινοῦ τυχεῖν. » = Anonyme 86. Cf. Lucien, *Toxaris* 3.

Quant aux deux autres explications qui encadrent la citation strabonienne chez Eustathe, elles sont des lieux communs à l'époque byzantine : d'une part, la raison « rationnelle », le manque d'îles abordables et habitables et, d'une manière plus générale, de ports de bonne qualité est une réalité pontique qui n'a pas pu échapper aux Anciens<sup>58</sup>. D'autre part, la geste d'Héraclès, déjà liée à la mer Noire par la délivrance de Prométhée, l'expédition des Argonautes et, dans une tradition scythe-hellène (chez Hérodote 4.9-10), par l'engendrement des trois ancêtres des peuples scythes nord-pontiques (ἸΑγάθυρρος, Γελωνός, Σκύθης), est enrichie, dans les différentes collections de scholies à Apollonios de Rhodes (p. 174 Wendel) et à Denys d'Alexandrie (29 scholion 1 Müller)<sup>59</sup>, par une expédition civilisatrice d'Héraclès dans la mer Noire, menant à la disparition des malfaiteurs et à la transformation du Pont-« Axin » en « Euxin ».

Le double nom de la mer Noire était bien connu des Grecs dès l'époque classique : si Pindare (*Pythiques* 4.203) et surtout Euripide<sup>60</sup> mettent à profit les valences stylistiques d'une désignation négative (ou privative<sup>61</sup>) dans le contexte de leur interprétation poétique des mythes localisés dans le Pont (respectivement *Argonautiques* et *Iphigénie en Tauride*), les historiens (Hérodote et Thucydide) préfèrent le nom mélioratif, qui, tout en devenant courant, n'effacera jamais le souvenir du premier<sup>62</sup>. Les linguistes du XX<sup>e</sup> siècle ont confirmé l'antériorité de l'épithète « ἄξεινος<sup>63</sup> / ἄξενος<sup>64</sup> » : Max Vasmer a publié dès 1921<sup>65</sup> sa théorie sur le rapport entre ce nom grec et la racine indo-iranienne \*axšaina- (« de couleur foncée ») présente dans l'aveistique « axšaēna » et dans le vieux perse « axšaina »<sup>66</sup>. Portée à la connaissance des antiquisants classiques par une note d'Émile Boisacq (1924)<sup>67</sup> et approfondie dans le domaine iranien par une conjecture de A. Frejman (1930)<sup>68</sup>, cette hypothèse sera au

<sup>58</sup> Cf., e.g., dans le domaine latin, avec Pomponius Méla 1.102 : « brevis, atrox, nebulosus, raris stationibus, non molli neque harenoso circumdatus litore, uicinus aqulionibus, et quia non profundus est fluctuosus atque feruens, olim ex colentium saeuo admodum ingenio Axenus, post commercio aliarum gentium mollitis aliquantum moribus dictus Euxinus ».

<sup>59</sup> Cf. aussi *Etymologicum Magnum*, s.u. « Εὔξεινος » = Zonaras, s.u. « Εὔξεινος » ; voir déjà Denys de Byzance, *Anaplous* 3 (« Ἡρακλέους ἀνακαθηραμένου τὸν Πόντον, ὡς λόγος »).

<sup>60</sup> Mélangeant les formes ioniennes et attiques : *Iphigénie en Tauride* v. 124-125, 253, 341, 395, 438, 1388, cf. Cicéron, *La République* 3.15 ; *Hercule* v. 410 ; *Médée* v. 1264 (« ἄξενώτατα ἐσβολάν ») ; *Andromaque* v. 1262 (« ἄξενου πόρου »).

<sup>61</sup> Si Eustathe préfère expliquer « ἄξεινος » par le sophocléen « ἀπόξεινος / inhospitalier », le lexicographe Hésychius propose (s.u.) : « ἄξενος· ἀνεπίμκτος / non fréquenté ».

<sup>62</sup> Cf. aussi Ovide, *Tristes* 4.4.55-56 ; Pline l'Ancien 4.76, 6.1.

<sup>63</sup> Forme ionienne, potentiellement antérieure (mais cette hypothèse reste indémontrable, malgré une première attestation chez Pindare, *Pythiques* 4.203). Cf. *infra* pour les autres avis contraires.

<sup>64</sup> Forme éolienne (?), héritée par la koinè, considérée comme antérieure par Moorhouse 1940, 125-126 (en raison du traitement -εV F > -εV ; cf. Allen 1947).

<sup>65</sup> Repris dans le recueil de 1971. À son époque, il s'opposait à la théorie qui rapprochait l'adjectif « ἄξεινος » du mot « Ἀσκάμιος » et qui traduisait le nom du Pont-Axin par « Mer Phrygienne » (Neumann 1855, 347 ; cf. Moorhouse 1940, 124-125).

<sup>66</sup> Pour un inventaire à jour des formes iraniennes, voir, avec bibliographie, Schmitt 1985, 409.

<sup>67</sup> Cf. aussi dans l'*Histoire grecque* I de Gustave Glotz (1925, 164 n. 45) et dans Ronconi 1931.

<sup>68</sup> Reproduite également par Allen 1947.

cœur du débat entre A.C. Moorhouse et W.S. Allen dans les années 1940<sup>69</sup> : devant les arguments de Moorhouse (1940), contraires à une étymologie iranienne et favorables plutôt à une étymologie thrace<sup>70</sup>, Allen rappelle la présence massive des iraniens (Scythes et Sarmates) au nord du Pont-Euxin<sup>71</sup>, sans pour autant convaincre Moorhouse, qui reliait intimement le nom grec de « Πόντος » à celui d'« ἄξιλος ». Si l'on emploie les outils de la linguistique iranienne contemporaine, un emprunt phonétique grec, fait auprès des populations vivant aux bords de la mer Noire, ne saurait plus surprendre : il suffit de regarder les cartes et les synthèses géographiques proposées dans le *Barrington Atlas* (et dues à David Braund) pour se rendre compte que la plus grande partie des hydronymes circumpontiques ne peuvent s'expliquer que par une langue locale. Dans ce sens, le littoral septentrional est plutôt lié au domaine linguistique indo-iranien : rappelons seulement le « Βορυσθένης » (moderne Dniepr), relié au radical scythe \**bru-stana*<sup>72</sup> ou, plus récemment, \**waru-stana*<sup>73</sup>, ou son parent « Οὐαρδάνης », \**waru-dānu* (moderne Kuban)<sup>74</sup>, ou encore la « voie poissonneuse » qu'est le Παντικάπης<sup>75</sup>. Toutefois, la désignation d'un fleuve, comme celle de toute autre forme de relief local, relève d'une géographie régionale et d'un contact ponctuel avec les habitants d'un lieu. La dénomination d'une mer aussi grande que la mer Noire doit être reliée à un système géographique d'une plus grande échelle : s'il y a emprunt (par calque phonétique), il devait se faire auprès des locuteurs d'une langue qui nommaient la mer Noire tout en connaissant sa grande étendue ainsi que, éventuellement, d'autres mers par rapport auxquelles ils auraient ressenti le besoin de la distinguer.

<sup>69</sup> Moorhouse 1940, 1941, 1947 ; Allen 1947, 1948.

<sup>70</sup> L'hypothèse selon laquelle le Pont-Axin serait l'« inhospitable way » de passage emprunté par les migrants thraces en Asie Mineure est particulièrement fragile et sa base (que la désignation de la mer Noire en tant que « Pont-Euxin » est antérieure à « Homère ») impossible à prendre en considération dans une démonstration historique. Moorhouse aurait pu s'appuyer sur les recherches de Dimiter Detschew, qui avait publié dès 1931 ses conclusions sur le radical thrace attesté, entre autres, dans les mots « Ἰξίλος », « Ἰξίλο-κέρσα », « Ἰξίλο-κέρσος » ; voir la reprise de ces idées dans Detschew 1957, s.u., dans une argumentation contre la thèse iranienne de Max Vasmer. Nous rejetons l'origine thrace du thalassonyme pour les mêmes raisons pour lesquelles nous ne croyons pas à l'hypothèse scythe, c'est-à-dire la condition de la connaissance, par le peuple qui est à l'origine du nom, d'une autre mer (cf. *infra*). Cela ne signifie pas que les différents locuteurs de langue thrace n'ont pas pu utiliser un nom proche phonétiquement du grec « ἄξιλος », mais cela reste indémontrable. Des théories fantaisistes comme celle de O.N. Trubacev (cité par Schmitt 1996, 221) ou de V. Georgiev (1982-1983 ; cf. Ivantchik 1993, 130 n. 15), qui relie l'ethnonyme Κιμμέριοι à une éventuelle désignation thrace de la mer Noire, ne méritent guère l'attention.

<sup>71</sup> Cf. aussi H. Jacobsohn, *Σκυθικά*, Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 54, 254 sq. (*non uidi*), apud Allen 1948.

<sup>72</sup> Schramm 1973, 103, le traduisant par « Strombusen ».

<sup>73</sup> F. Thordarson, *Osssetisch uæxsk / usqæ „Schulter“*. *Lexikalische Margianlien*, dans *Studia Grammatica Iranica. Festschrift für Helmut Humbach*, München, 1986, 499-511 (502), apud Mayrhofer 2006, s.u. (avec bibliographie), le traduisant par « breite Stelle ».

<sup>74</sup> Traduit par « mit breitem Wasser » chez le même Thordarson, cité *supra*.

<sup>75</sup> Au moins depuis les travaux de V.I. Abaev, cf. Schramm 1973, 178-181 ; Mayrhofer 2006, s.u. (avec bibliographie plus récente).

Depuis l'article fondateur de Saussure (1924) et la brève synthèse, qui reste unique en son genre, de Mordtmann (1927), l'étude philosophique et linguistique des symboles chromatiques a beaucoup progressé<sup>76</sup> : les travaux de Nowotny (1969) et de Knobloch (1979) marquent deux étapes importantes dans l'explication des différents thalassonymes, toponymes et ethnonymes par rapport aux « Kardinalpunkte der Windrose »<sup>77</sup> exprimés en couleurs. Si l'opposition turque actuelle entre *Kara Deniz* (« Mer Noire » = « septentrionale ») et *Ak Deniz* (« Mer Blanche » = « occidentale ») est évidente pour tous, le système antique « mer Noire » (septentrionale) *uersus* « mer Rouge » (méridionale, malgré les différents sens géographiques que l'Ἐρυθρὰ θάλαττα pouvait prendre chez les Grecs) implique l'emprunt des thalassonymes grecs auprès d'un peuple qui aurait connu les deux étendues maritimes. C'est grâce à Rüdiger Schmitt (qui est revenue à l'hypothèse de Hirt [1926], acceptée aussi par Knobloch [1979]), que le débat s'est déplacé aujourd'hui du domaine scythe dans le domaine achéménide. Le texte d'Hérodote (que Schmitt oppose à tous ceux qui contestent cette théorie invoquant l'absence totale d'une attestation directe du thalassonyme dans les textes « géographiques » perses)<sup>78</sup>, donne un certain poids à cette hypothèse :

## Hérodote 4.37

<Ἐν μέσῃ Ἀσίῃ> Πέρσαι οἰκέουσι κατήκοντες ἐπὶ τὴν νοτιήν θάλασσαν τὴν Ἐρυθρὴν καλεομένην· τούτων δ' ὑπερῴκειουσι πρὸς βορέην ἄνεμον Μῆδοι, Μήδων δὲ Σάσπειρες, Σασπειρῶν δὲ Κόλχοι κατήκοντες ἐπὶ τὴν βορηίην θάλασσαν, ἐς τὴν Φᾶσις ποταμὸς ἐκδιδοῖ. Ταῦτα τέσσερα ἔθνεα οἰκέει ἐκ θαλάσσης θάλασσαν.

À l'intérieur de l'Asie, il y a les Perses, qui s'étendent jusqu'à la mer méridionale, appelée Érythrée ; au-delà d'eux, vers le vent du Nord, habitent les Mèdes ; au-delà des Mèdes, les Saspies et les Colchidiens qui s'étendent jusqu'à la mer septentrionale, dans laquelle se jette le fleuve Phase. Ces quatre peuples occupent toutes les terres d'une mer à l'autre.

Pourtant, Hérodote ne reprend pas telles quelles les désignations achéménides : dans un contexte plus septentrional, la mer Noire peut devenir elle-même « mer du sud ». Ce regard à l'inverse prouve d'ailleurs que, pour les Scythes, la mer Noire ne pouvait aucunement être mer « du Nord », au cas où on leur attribuerait encore l'origine d'« ἄξεινος / ἄξενος » :

## Hérodote 4.13

[...] καὶ ὑπὸ μὲν Ἀριμασπῶν ἐξωθέεσθαι ἐκ τῆς χώρας Ἰσσηδῶνας, ὑπὸ δὲ Ἰσσηδῶνων Σκύθας, Κιμμερίους δὲ οἰκέοντας ἐπὶ τῇ νοτίῃ θαλάσσει ὑπὸ Σκυθέων πιεζομένους ἐκλείπειν τὴν χώραν.

[...] et par les Arimaspes ont été chassé de leur pays les Issédones, par les Issédones les Scythes ; quant aux Cimmériens qui habitaient au bord de la mer du sud, ils ont été contraints à quitter leur territoire par les Scythes.

<sup>76</sup> Pour un exemple d'étude générale, voir Kay & McDaniel 1978.

<sup>77</sup> Schmitt 1986, 411, qui reprend le schéma fondamental : N = schwarz, W = weiß, S = rot, O = gelb/ grün/ blau.

<sup>78</sup> Cf. Baccarin 1997, 95-97 (qu'elle ne connaît pourtant pas). Pour une image générale de ce que l'on peut retrouver des connaissances géographiques des Perses, voir Miltner 1952 et Briant 1996, 177 sq. ; voir également les textes mentionnant éventuellement les Scythes « pontiques », chez Szemerényi 1980.



Hérodote n'est pas le seul historien grec potentiellement influencé par la structuration achéménide du monde habité. Xénophon, par ailleurs excellent connaisseur de l'Empire et de l'éducation des Perses, mentionne à deux reprises les limites des conquêtes de Cyrus, entre le Pont-Euxin au nord, la Méditerranée (baignant les côtes de Chypre et de l'Égypte) à l'ouest et l'ancienne Érythrée (baignant l'Éthiopie) au sud et à l'est :

Xénophon, *Cyropédie* 8.6.21 = 8.8.1

καὶ ἐκ τούτου τὴν ἀρχὴν ὠρίζεν αὐτῷ πρὸς ἕω μὲν ἢ Ἐρυθρὰ θάλαττα, πρὸς ἄρκτον δὲ ὁ Εὐξεινος πόντος, πρὸς ἑσπέραν δὲ Κύπρος καὶ Αἴγυπτος, πρὸς μεσημβρίαν δὲ Αἰθιοπία. τούτων δὲ τὰ πέρατα τὰ μὲν διὰ θάλαπος, τὰ δὲ διὰ ψύχος, τὰ δὲ διὰ ὕδωρ, τὰ δὲ δι' ἀνυδρίαν δυσοίκητα.

Et, à partir de ce moment-là, son empire eut pour bornes, au levant la mer Érythrée, au nord le Pont-Euxin, au couchant la Chypre et l'Égypte, au midi l'Éthiopie. Les extrémités de ces régions sont difficilement habitables soit à cause de la chaleur, soit à cause du froid, soit à cause des inondations, soit à cause de la sécheresse.

Ces témoignages grecs sur l'image que les Perses pouvaient se faire de leur empire, touchant aux limites du monde<sup>79</sup>, concordent aussi bien avec l'antithèse nord-sud / mer Noire-mer Rouge qu'avec l'apparition de ces concepts en langue grecque. L'incohérence entre le calque phonétique qui aurait été à l'origine du mot « ἸΑΞΕΙΝΟΣ » et la traduction qui a donné le nom d'« Ἐρυθρά »<sup>80</sup> n'est pas suffisante, à notre sens, pour discréditer cette théorie : les deux épithètes ont été empruntées par les Grecs à travers des voies différentes, à des dates différentes. Peut-être les peuples du Sud (fussent-ils Phéniciens, Égyptiens, Chypriotes ou Grecs) avaient-ils, à un certain moment, une meilleure connaissance de la langue perse que les Grecs septentrionaux (ou d'autres éventuels intermédiaires barbares), qui se seraient contenté d'imiter le nom entendu. Peut-être, dans le Nord, la préservation de la forme iranienne a-t-elle été favorisée par la similarité avec un mot dans une langue scythe ou thrace. Même la ressemblance avec le mot grec « inhospitalier », qui aurait convenu à cette mer, a pu avoir son importance.

Enfin, au cas où ce même système géo-chromatique caractériserait tout le monde indo-européen<sup>81</sup>, on s'attendrait à retrouver une « mer noire » en Grec, bien avant l'appellation « Μαύρη θάλασσα » que les Byzantins ont calquée sur le turc. Le Πόντος μέλας d'Euripide (*Iphigénie en Tauride* v. 107)<sup>82</sup>, utilisé comme argument par Max Vasmer, a été à juste titre rejeté par Rüdiger Schmitt : en effet, chez le tragique athénien, il ne s'agit pas d'une traduction de l'éventuel nom iranien, mais bien d'une simple coïncidence, car les adjectifs exprimant une couleur sombre sont des épithètes poétiques traditionnelles de la mer<sup>83</sup> et même des cours

<sup>79</sup> Voir, avec une discussion détaillée, Miltner 1952.

<sup>80</sup> *Apud* Baccarin 1997, 97.

<sup>81</sup> Voir, éventuellement, Pârvulescu 1985 (*non uidi*).

<sup>82</sup> Qu'on retrouve peut-être chez Sénèque dans « *Euxini caeruleae aquae* » (*Agamemnon* v. 66) ; *cf. Hercule furieux* v. 132 ; *Hercule sur l'Oeta* v. 281.

<sup>83</sup> Irwin 1974, *passim* ; Christol 2002, 30sq. Certes, on pourrait également imaginer que cet emploi aurait été encouragé par les observations de ceux qui avaient réellement vu l'Euxin et qui avaient été

d'eau. Le premier exemple qui vient à l'esprit est bien celui d'« Homère », qui situait déjà Samothrace et Imbros dans le « μείλανι πόντω » (*Iliade* 24.79). Pourtant, à notre sens, cette expression (qui comprend d'ailleurs la seule attestation de la forme « μέλας », *metri gratia* plutôt qu'ionienne<sup>84</sup>, dans l'*Iliade*) n'est pas simplement l'association fortuite d'un adjectif chromatique et d'un nom de la mer : il s'agit plutôt de la première désignation du « Μέλας Κόλπος » (moderne Saros Körfezi), par lequel la mer de Thrace / l'Égée septentrionale s'avance vers le Nord, entre la presqu'île de Chersonèse (moderne Gallipoli) et le continent (ou l'« Ἀψυθίς / Κορπιλική » de Strabon 7a.1.58)<sup>85</sup>.

D'ailleurs, si l'on n'a pas une « Mer Noire » en grec, lorsqu'on regarde la partie septentrionale de l'œkoumène archaïque et classique, on y observe une accumulation d'appellations puisées dans la sphère sémantique du « foncé ». Parmi les rivières thraces et bithyniennes, on compte au moins trois « Μέλας » : le moderne Kavak Su, qui se jette dans l'ancien Μέλας Κόλπος<sup>86</sup> (mentionné *supra*), un éventuel Kara Su de la région de Constantinople<sup>87</sup> et un affluent du Sangarios<sup>88</sup>. De plus, Pline l'Ancien, qui connaît, dans le Pont Polémoniaque, le *Melanthios* (moderne Melet Irmak, cf. 6.11)<sup>89</sup> coulant à proximité d'Amisos ainsi qu'un autre *Melas* (non identifié, cf. 6.1), énumère parmi les fleuves merveilleux (2.230) : « *in Ponto fluuius A<xi>aces rigat campos, in quibus pastae nigro lacte equae gentem alunt* », qui serait à identifier avec la rivière mentionnée dans 4.82 et avec l'Ἀξιάρχης de Ptolémée (moderne Tiligul)<sup>90</sup> ; il devrait d'ailleurs compter, avec les anciens noms du Cernavodă<sup>91</sup> et du Vardar, parmi les hydronymes barbares « noirs », calqués par le grec. Ainsi, on peut expliquer les noms de ces fleuves « noirs » par la traduction, respectivement le calque de leurs désignations thraces, dérivées de la racine \**n-qsei-*, « sans lumière »<sup>92</sup> ; bien évidemment, l'aspect physique ou les diverses traditions locales ont pu y jouer un certain rôle. Néanmoins leur position géographique, dans un Septentrion froid, humide, dangereux, aurait pu compter également, du moins indirectement, dans la fixation des appellations, dans les cas où le « noir » était vraiment relié dans l'imaginaire hellénique au « Septentrion ».

---

surpris par ses eaux particulièrement sombres, en comparaison avec celles de la Méditerranée (pour les raisons scientifiques de cet aspect, à savoir le manque de courants verticaux, voir Sorokin 2002 ; on pourrait invoquer également une certaine synonymie en grec entre le « noir » et le « profond », telle qu'elle apparaît parfois chez certains lexicographes). Mais le contexte « ténébreux » dans lequel apparaît l'expression chez Euripide n'oblige pas à aller si loin : il s'agit d'une simple image poétique de toute eau marine pénétrant à l'intérieur d'une grotte.

<sup>84</sup> Cf. l'entrée « μέλας » dans le *Greek-English Lexicon* de H.G. Liddell, R. Scott, H.S. Jones (rééd. 1996), contre celle du *Dictionnaire grec-français* d'A. Bailly (rééd. 1950).

<sup>85</sup> Pour les occurrences du nom, voir Oberhummer 1898 et 1931.

<sup>86</sup> Pappelfluß 1931.

<sup>87</sup> Oberhummer 1931.

<sup>88</sup> Ruge 1931, s.u.

<sup>89</sup> Pour les difficultés d'identification avec le Μελάνθιος des périple grecs, voir les entrées homonymes, 1 et 2, dans la *RE* 29 (1931), 427.

<sup>90</sup> 3.5.6, 3.5.14, 3.10.7. Cf. « Asiaces » chez Pomponius Méla 2.7, 2.11.

<sup>91</sup> Ἄξιος d'Élien (*Histoire des animaux* 14.25), cf. Detschew 1957, s.u.

<sup>92</sup> Detschew 1957, s.u. « Ἄξι- ».

Cette même hypothèse pourrait être appliquée aussi à différents toponymes : il est vrai que des noms de lieux (thraces) comme « Μελανδία »<sup>93</sup> ou « Μελαντιάς »<sup>94</sup> ou des ethnonymes comme « Μελανδίται »<sup>95</sup> ne sont qu'hypothétiquement reliés au radical chromatique grec<sup>96</sup>. Toutefois, au moins les noms des deux caps « noirs » de la même région pourraient appartenir, à notre sens, au même champ sémantique des « ténèbres (nordiques) » : devant l'île d'Ἀρτάκη (moderne Erdek), sur la côte sud de la presqu'île de Cyzique (désignée parfois comme Ἰσθμῶν Ὀρος / νήσος<sup>97</sup>), s'étend le promontoire Μέλανος<sup>98</sup> (moderne Murat Bayir). Sur la côte bithynienne de la mer Noire, à l'est de l'embouchure du Rhébas, s'étend une ἄκρη Μέλαινα, appelée encore Kara Burun et attestée, à la suite des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, par tous les périple antiques de la région<sup>99</sup>.

On ne pourrait achever cette liste<sup>100</sup> sans ajouter le nom des Κύνεαι πέτραι, la marque de l'entrée dans la mer Noire<sup>101</sup> : identifiées, au moins à partir d'Euripide, avec les Planctes / Symplégades situées au nord du Bosphore thrace, elles révèlent à quel point les Anciens pouvaient percevoir cette région septentrionale comme nébuleuse. Que l'on traduise « κύναεος » par « sombre » (comme cela semble s'imposer lorsqu'on évoque le nuage entourant le rocher de Scylla dans l'*Odyssée*)<sup>102</sup> ou par « bleu foncé » (comme on préfère le faire pour la mer des lyriques)<sup>103</sup>, qu'on les interprète en tant que repère mythique argonautique<sup>104</sup> ou qu'on les identifie, à la suite des géographes<sup>105</sup>, avec les Örek taş, l'ombre évoquée par leur nom correspondrait au sentiment qui saisissait le navigateur entrant dans le Pont « étroit, atroce, nuageux, pourvu de rares ports, sans un littoral tendre ni sableux, proche des vents du Nord, orageux et bouillonnant car peu profond » (Pomponius Méla 1.102, cité *supra*).

<sup>93</sup> Étienne de Byzance, *s.u.*

<sup>94</sup> *Souda*, *s.u.*; pour les autres sources littéraires, voir Oberhammer 1931.

<sup>95</sup> Xénophon, *Anabase* 7.2.32.

<sup>96</sup> Voir Detschew 1957, *s.u.* « Μελαντιάς », citant Bechtel.

<sup>97</sup> Cf. Apollonios de Rhodes, 1.941, 1150 ; Strabon 12.8.11 ; Plin l'Ancien 5.142 ; Étienne de Byzance, *s.u.*

<sup>98</sup> Strabon 12.8.11.

<sup>99</sup> Ruge 1931, *s.u.*

<sup>100</sup> Nous restons plus prudente, sans pour autant exclure de cet inventaire l'ethnonyme « Μεγάγλαινοι », qui renverrait initialement (dans une autre langue que le grec) à la localisation nordique de ce peuple, de même que les Λευκόσυροι seraient les « Syriens de l'Ouest ».

<sup>101</sup> Pour l'inventaire des sources littéraires, voir Seaton 1887 et Türk 1931.

<sup>102</sup> 12.75 ; cf. 12.243. On décrit ainsi l'atmosphère avant la tempête en pleine mer (12.405, 14.303) et la barbe d'Ulysse rajeuni par Athéna (16.176).

<sup>103</sup> E.g. chez Simonide fr. 92.1.3 Page ; sur l'évolution sémantique de l'adjectif, voir Irwin 1974, 79, 108. Pour l'explication du nom, cf. l'adaptation de Pierre Gilles à partir du texte de Denys de Byzance (fr. 53 Müller = 86 Wescher) : « *Sublimes autem Cyanaeae et supra mare elatae, adspectum gerentes similem κυανῶ, sive a terra multiformi, sive ex refractione maris* ».

<sup>104</sup> Évoqué déjà par l'*Odyssée* 12.73-75 ; présent chez Sophocle, *Antigone* v. 966, Euripide, *Médée* v. 2, 1263, *Iphigénie en Tauride* v. 746, 888-889, etc., consacré par Apollonios de Rhodes 1.3, 2.317-318 (avec les scholies *c ad.loc.*, Wendel p. 150 : « περὶ τῶν Συμπληγάδων, ὅτι ἐπὶ τοῦ Ποντικῆς στόματος ἦσαν καὶ ὅτι Κύνεαι ἐκαλοῦντο διὰ τὸ χρώμα, ἐν τῷ α (v. 2 sq.) εἴρηται. ὁ δὲ διὰ πάντων καὶ ἐκ πρώτης ἀκοῆς δεδίσσεται τοὺς ἥρωας, διὰ τε τῆς παλμροῖας τῶν πετρῶν καὶ διὰ τοῦ ἐν θαλάσῃ στενοῦ, ὅπερ καὶ ἐπὶ γῆς ἄγαν κινδυνώδες καὶ φοβερόν ἐστιν. L »), 2.770, 4.304, 4.1002-1003.

<sup>105</sup> Cf. Strabon 1.2.10, 2.1.39, 3.2.12, 7.6.1-2, 7a.1.56-57 ; Plin l'Ancien 4.92, 6.32.

Ajoutons à cette image une scholie à Théocrite (13.22), qui reprend le texte d'un certain Karystios de Pergame<sup>106</sup>, révélant une « traduction » dans la langue des dieux du fameux nom : « Καρύστιος ὁ Περγαμηνός φησι Κυανέας μὲν ὑπ' ἀνθρώπων, ὑπὸ δὲ θεῶν Φόρκου πύλας καλεῖσθαι ». Que l'on retienne ici la correction « Φόρκου » ou qu'on lise, d'après les manuscrits, « Ὀρκου »<sup>107</sup>, cette équivalence rapproche les Kyanées de l'altérité d'un monde monstrueux, de l'au-delà. Cela n'est guère étonnant, car, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>108</sup>, la mer Noire, entourant l'« Île Blanche » (l'actuelle « Île des serpents ») dans laquelle Thétis aurait transporté Achille, peut être associée, en contexte mythique et poétique, au monde des morts. Ce rapport a sans doute pu entériner l'usage de l'épithète « εὐξεινός », qui n'est pas sans rappeler le caractère « hospitalier » du monde infernal<sup>109</sup>. Toutefois, l'extrême nord de la mer Noire n'est pas le seul Enfer localisé par les Grecs (Rhodes, Messine et l'Italie du Sud en général ne sont que quelques autres exemples méditerranéens) et l'association de la mer Noire et du monde infernal n'est ni assez ancienne ni assez présente dans les témoignages que nous possédons pour pouvoir expliquer à elle seule le nom du Pont-Euxin<sup>110</sup>.

\*  
\*       \*

En guise de conclusion, nous retenons que le mot grec, d'origine indo-européenne, « πόντος », désigne la mer vue par les marins, en tant que « passage difficile ». Utilisé dès l'époque archaïque en concurrence avec « πέλαγος » (la mer comme étendue, vue par les riverains) pour former les thalassonymes attribués aux différentes parties de notre Méditerranée, le mot « πόντος » sera retenu dans les appellations des bassins situés au nord du premier méridien de l'ækoumène : l'Hellespont, la Propontide et le Pont devraient donc leur

<sup>106</sup> Fr. 16 Müller (*FGH* IV 359). Cf. Burr 1932, 34.

<sup>107</sup> Pour cette lecture, voir Burr 1932, 34, et Baccarin 1997, 115-116.

<sup>108</sup> Si l'on retient la démonstration de Bravo 2001, au sujet du fragment conservé par le P.Oxy. 2510, qui appartenait plutôt à la *Petite Iliade*. On pourrait y ajouter la référence d'Alcée (fr. 354 Lobel-Page) à un Achille « maître de la Scythie ». Voir, en premier lieu, Ivantchik 2005, 68-82, et, dernièrement, avec une riche bibliographie archéologique, Okhotnikov & Ostroverkhov 2007 (qui ne connaissent pourtant pas les travaux de Bravo et d'Ivantchik).

<sup>109</sup> Baccarin 1997, 114-115 (à partir de l'adjectif πολύξεινος).

<sup>110</sup> *Contra* Baccarin 1997 (qui ne connaît pourtant pas les travaux de Schmitt, citant simplement, sans avoir pu le lire, un article allemand de 1985) et qui veut développer une idée énoncée dès 1918 par I.V. Tolstoi, sur la localisation pontique de l'Enfer. La réponse que nous proposons à cette hypothèse (et que nous développons dans notre thèse) est fondée sur la distinction critique qui doit être faite entre différentes sources de différentes époques (souvent transformées en anachronismes, sous l'influence des débats savants hellénistiques) et qui doit déterminer les informations que nous prêtons à ces sources. Ainsi, nous nous situons du côté des ceux qui considèrent que les rapports géographiques entre la mer Noire et les mythes grecs sont apparus au fur et à mesure de l'avancement historique des Grecs dans cette région et que des témoignages comme ceux concernant l'Aia et les Cimmériens de l'*Odyssee* ou la présence d'Achille et de Médée/Iphigénie en Scythie ne peuvent guère compter en tant qu'attestations d'une connaissance grecque sûre du Pont-Euxin. Voir, à cet égard, West 2003 et Ivantchik 2005.

nom premier à ceux qui s'aventuraient dans leurs eaux et non pas à ceux qui habitaient sur leurs littoraux. Le contexte dans lequel le « Πόντος » est devenu « Πόντος » est difficile à préciser : nous pouvons être sûrs que c'est la mer qui a donné, tardivement, le nom au pays s'étendant sur sa côte méridionale et que les Romains qui s'établissaient ici, pour la première fois, au bord de cette mer avaient en face d'eux un autre exemple de pays qui devait sa désignation à sa situation géographique. Les Grecs archaïques, peut-être sous l'influence des populations locales qui ne connaissaient d'autres mers, n'auraient pas eu besoin de préciser plus le nom de leur Pont qui, par sa position extrême et par ses dimensions (surestimées) méritait bien d'être la Mer par excellence. Cependant, probablement sous l'influence des Achéménides, qui limitaient sans doute leur monde par la mer du Nord (Noire) et la mer du Sud (Rouge), l'épithète « ἄξεινος » s'est imposée en grec. Ne comprenant pas ce calque phonétique (appuyé, hypothétiquement, par des locuteurs circumpontiques d'origine indéterminable) et ne disposant pas dans leur propre langue d'un système géo-chromatique complet (même si l'on ne peut guère exclure une certaine association hellénique du noir avec le Nord, relevée éventuellement par quelques restes hydronymiques et toponymiques), les colonisateurs du Pont aurait transformé son nom « inhospitalier », par antiphrase ou par euphémisme. Sans doute, la localisation de l'île d'Achille a-t-elle favorisé cette représentation de la mer Noire et le doublet antiphrastique qui la dénommait. Pareillement, l'image d'une mer extraordinaire (par ses dangers, son aspect et son étendue), reliée à l'Océan, à partir des différentes formes poétiques des *Argonautiques*, aurait expliqué sa perception excessive en tant que Pont (par excellence), Mer pontique et, plus tard, Mer Majeure.

## Bibliographie

- Allen, W.S. 1947, *The Name of the Black Sea in Greek*, CQ 41.3/4, 86-88.
- Allen, W.S. 1948, *Supplementary Note on the Name of the Black Sea*, CQ 42.1/2, 60.
- Arnaud, P. 1992, *Les Relations maritimes dans le Pont-Euxin d'après les données numériques des géographes anciens*, R&EA 94, 57-77.
- Baccarin, A. 1997, *Il "mare ospitale". L'arcaica concezione greca del Ponto Eusino nella stratificazione delle tradizioni antiche*, DHA 23, 1, 89-118.
- Benveniste, É. 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, 296-298.
- Biraschi, A.M. 2000, *Omero e aspetti della tradizione omerica nei libri straboniani sull'Asia Minore*, in Biraschi, A.M., Salmieri, G. (éds), *Strabone e l'Asia Minore*, Perugia, 45-72.
- Biraschi, A.M. 2005, *Strabo and Homer: a Chapter in Cultural History*, in Dueck, D., Lindsay, H., Potheary, S. (éds.), *Strabo's Cultural Geography. The Making of Kolossourgia*, Cambridge, 73-85.
- Boisacq, É. 1924, *Le Nom de la mer Noire en grec ancien*, RBPh 3, 315-317.
- Boardman, J. 1964/1999, *The Greeks Overseas*, London, 4<sup>e</sup> éd. (1999, réimpr. 2000 ; 1<sup>ère</sup> éd. 1964).
- Bolton, J.D.P. 1962, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford.
- Brandis, C.G. 1897, *Bosporus 2*, in RE, V, 757-789.
- Brašinskij, I.B. 1967, *Die Beziehungen zu den Griechenstädten des nördlichen Schwarzmeergebietes zur Zeit der Perserkriege*, Klio 49, 53-61.
- Brătianu, G.I. 1999, *Marea Neagră de la origini pînă la cucerirea romană*, București.
- Braund, D. 1994, *Georgia in Antiquity. A History of Colchis and Transcaucasian Iberia 550 BC-562 AD*, Oxford.
- Braund, D. 2005, *Pericles, Cleon and the Pontus: The Black Sea in Athens*, in D. Braund (éd.), *Scythians and Greeks. Cultural Interactions in Scythia, Athens and the early Roman Empire (sixth century BC - first century AD)*, Exeter, 80-99.
- Bravo, B. 2001, *Un frammento della Piccola Iliade (P. Oxy 2510), lo stile narrativo tarco-arcaico, i racconti su Achille immortale*, Quaderni urbinati di cultura classica N.S. 67, 1, 49-114.
- Briant, P. 1996, *Histoire de l'Empire Perse de Cyrus à Alexandre*, Paris.
- Bruneau, Ph. 1998, *Les Grecs pontiques. Diaspora, identité, territoire*, Paris.
- Bryer, A. 1991, *The Pontic Greeks before the Diaspora*, Journal of Refugee Studies 4, 4, Oxford, 315-334.
- Buck, C.D. 1949, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, Chicago, 1949.
- Bürchner, L. 1914, *Ikarisches Meer*, in RE, XVII, 977-978.
- Burr, V. 1932, *Mare Nostrum. Ursprung und Geschichte der Namen des Mittelmeeres und seiner Teilmeere im Altertum*, Stuttgart.
- Carpenter, R. 1948, *The Greek Penetration of the Black Sea*, AJA 52, 1-10.
- Chantraine, P. 1969/1999, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, nouvelle édition (1<sup>ère</sup> éd. 1969), Paris.

- Christol, A. 2002, *Les Couleurs de la mer*, in Villard, L. (dir.), *Couleurs et vision dans l'Antiquité classique*, Rouen, 29-44.
- Danoff, Ch. 1962, *Pontos Euxeinos*, in RE Suppl. 9, 866-1175.
- Debord, P. 1999, *L'Asie Mineure au IV<sup>e</sup> siècle (412-323 a. C.). Pouvoirs et jeux politiques*, Bordeaux.
- Detschew, D. 1957, *Die thrakischen Sprache*, Viena.
- Ernout, A., Meillet, A. 1932/1959/2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4<sup>e</sup> éd. (1959, rév. 1985, réimpr. 2001 ; 1<sup>ère</sup> éd. 1932), Paris.
- Díez de Velasco, F. 1994, *Pontos*, in LIMC 7, 436-437.
- Finzenhagen, U. 1939, *Die geographische Terminologie des Griechischen*, Berlin.
- Frejman, A. 1930, *Nazvanie Černogo Morja v Domusul'manskoj Persii*, Zapiski kollegii vosto-kovedov pri Aziatskom muzee Rosijskoj akademii nauk 5, Leningrad, 647-651.
- Gajdukevič, V.F. 1971, *Das Bosporanische Reich*, Berlin-Amsterdam.
- Garelli, P. 1963, *Les Assyriens en Cappadoce*, Istanbul.
- Georgiev, V. 1982-1983, *Kimmerioi*, Linguistique Balkanique 25, 1, Sofia, 5-6.
- Graham, A.J. 1958, *The Date of the Greek Penetration of the Black Sea*, BICS 5, 25-42.
- Grammenos, D.V., Petropoulos, E.K., 2003, *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, Thessaloniki.
- Hansen, M.H. 1997, *Hekataios' Use of the Word Polis in His Periegesis* in Nielsen, Th.H. (éd.), *Yet More Studies in the Ancient Greek Polis*, Stuttgart, 17-27.
- Hansen, M.H., Nielsen, T.H. 2004, *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*, Oxford.
- Herter, H. 1937, *Okeanos*, in RE, XXXIV, 2308-2361.
- Hiller, S. 1991, *The Mycenaeans and the Black Sea*, in Laffineur, R., Basch, L. (éds.), *Thalassa. L'Égée préhistorique et la mer. Actes de la troisième Rencontre égéenne internationale de l'Université de Liège, Calvi, Corse (23-25 avril 1990)*, Liège, 207-215.
- Hirschfeld, O. 1894, *Αἰγαῖον πέλαγος/Αἰγαῖος πόντος*, in RE, I, 947-948.
- Hirt, H. 1926, *Schwarzes und rotes Meer*, Geographische Zeitschrift 32.8, Leipzig, 430-431.
- Horst Roseman, C. 2005, *Reflections of Philosophy: Strabo and Geographical Sources*, in Dueck, D., Lindsay, H., Pothecary, S. (éds.), *Strabo's Cultural Geography. The Making of Kolossourgia*, Cambridge, 27-41.
- Imscher, J. 1962, *Die Benennung des Schwarzen Meeres bei den Byzantinern*, ByzSlav 23, 6-18.
- Irwin, E. 1974, *Colour Terms in Greek Poetry*, Toronto.
- Ivantchik, A. 1993, *Les Cimmériens au Proche-Orient*, Fribourg-Göttingen.
- Ivantchik, A. 2001, *Kimmerier und Skythen. Kulturhistorische und chronologische Probleme der Archäologie der osteuropäischen Steppen und Kaukasiens in vor- und frühskythischer Zeit*, Moscovia-Berlin.
- Ivantchik, A. 2005, *Am Vorabend der Kolonisation. Das nördliche Schwarzmeergebiet und die Steppennomaden des 8.-7. Jhs. v. Chr. in der klassischen Literaturtradition: Mündliche Überlieferung, Literatur und Geschichte*, Berlin-Moscova.
- Kay, P., McDaniel, Ch. K. 1978, *The Linguistic Significance of the Meanings of Basic Color Terms*, Language 54.3, Baltimore, 610-646.
- Knobloch, J. 1979, *Sprache und Religion*, I, Heidelberg, 9-17.
- Kochanek, P. 2004, *Die Vorstellung vom Norden und der Eurozentrismus. Eine Auswertung der patristischen und mittelalterlichen Literatur*, Mainz.

- Kopylov, V.P. 1999, *The Place of the Taganrog Settlement within the System of the Early Greek Colonies in the Region to the North of the Black Sea*, *Ancient Civilisations* 6, 1-2, 1-11.
- Labaree, B.W. 1957, *How the Greeks Sailed in the Black Sea ?*, *AJA* 61,1, 29-33.
- Lesky, A. 1943, *Thalassa*, *Hermes* 78, 3, Wiesbaden, 258-269.
- Lordkipanidze, O. 1996, *Das alte Georgien (Kolchis und Iberien) in Strabons Geographie. Neue Scholien*, Amsterdam.
- Marek, Ch. 1993, *Stadt, Ära und Territorium in Pontus-Bithynia und Nord-Galatia*, Tübingen.
- Maximova, M. 1959, *Der kurze Seeweg über das Schwarze Meer im Altertum*, *Klio* 37, 101-118.
- Mayrhofer, M. 2006, *Einiges zu den Skythen, Ihrer Sprache, ihrem Nachleben*, Wien.
- Miltner, F. 1952, *Der Okeanos in der persischen Weltreichsidee*, *Saeculum* 3, 522-555.
- Mitchell, S. 1993, *Anatolia. Land, Men and Gods in Asia Minor*, Oxford.
- Mitchell, S. 2002 (2004<sup>2</sup>), *In Search of the Pontic Community in Antiquity*, in Bowman, A.K., Cotton, H.M., Goodman, M., Price, S. (éds.), *Representations of Empire. Rome and the Mediterranean World*, *Proceedings of the British Academy* 114, 35-64.
- Moorhouse, A.C. 1940, *The Name of the Euxine Pontus*, *CQ* 34, 3/4, 123-128.
- Moorhouse, A.C. 1941, *IE \*Pent- and Its Derivatives*, *CQ* 35, 1/2, 90-96.
- Moorhouse, A.C. 1948, *The Name of the Euxine Pontus Again*, *CQ* 42, 1/2, 59-60.
- Mordtmann, J.H. 1927, *Kara Deniz*, in Houtsman, M.Th. (éd.), *E.J. Brill's First Encyclopaedia of Islam (1913-1936)*, 730-731.
- Neumann, K. 1855, *Die Hellenen in Skythenlande*, Berlin.
- Nöldeke, Th. 1871, *ASSURIOS SURIOS SUROS*, *Hermes* 5, Wiesbaden, 443-468.
- Nowotny, K.A. 1969, *Beiträge zur Geschichte des Weltbildes. Farben und Weltrichtungen*, Horn-Wien.
- Oberhummer, E. 1898, *Imbros. Eine historisch-geographische Studie*, in *Beiträge zur Alten Geschichte und Geographie. Festschrift für Heinrich Kiepert*, Berlin, 275-304.
- Oberhummer, E. 1912, *Hellespontos*, in *RE*, XV, 182-193.
- Oberhummer, E. 1931, *Melantias et Melas 17-18*, in *RE* XXIX, 436, 439-440.
- Olshausen, E. 1980, *Pontos und Rom (63 v. Chr. - 64 n. Chr.)*, in *ANRW* 7.2.2, 904-912.
- Okhotnikov, S.O., Ostroverkhov, A.S. 2007, *Achilles on the Island of Leuke*, in Grammenos, D.V., Petropoulos, E.K., *Ancient Greek Colonies in the Black Sea* 2.1, Oxford, 537-562.
- Purcell, N. 2003, *The Boundless Sea of Unlikeness ? Of Defining the Mediterranean*, *Mediterranean Historical Review* 18.2, 9-29.
- Pappelfluß, 1931, *Melas 16*, in *RE* XXIX, 439.
- Pârvulescu, A. 1985, *Die solare Orientierung im Indogermanischen : der Norden und der Süden*, *Arbeitsberichte aus dem Seminar für Allgemeine und Indogermanische Sprachwissenschaft*. Christian-Albrechts-Universität Kiel 8, 119-125.
- Romm, J.S. 1994, *The Edges of the Earth in Ancient Thought. Geography, Exploration and Fiction*, Princeton.
- Ronconi, A. 1931, *Per l'onomastica antica dei mari*, *Studi italiani di filologia classica* n.s. 9, 193-242.
- Ruge, W. 1931, *Melaina akra 2 et Melas 19*, in *RE* XXIX, 387, 440.



- de Saussure, L. 1924, *L'Origine des noms de mer Rouge, mer Blanche et mer Noire*, Globe 63, Geneva, 23-36.
- Schlosser, P. 2007, *La Propontide et les Détroits dans l'Antiquité: histoire d'un espace maritime*, Thèse de l'Université de Metz (inédite).
- Schmitt, R. 1985, *Namenkundlicher Streifzug ums Schwarze Meer*, in Ölberg, H.M., Schmidt, G., Bothieu, H. (éds.), *Sprachwissenschaftliche Forschungen. Festschrift für Johann Knobloch 1984*, Innsbruck, 409-415.
- Schmitt, R. 1996, *Considerations on the Name of the Black Sea : what can the Historian Learn from it ?*, in Leschhorn, W., Miron, A.V.B., Miron, A. (éds.), *Hellas und der Griechische Osten. Studien zur Geschichte und Numismatik der griechischen Welt, Festschrift für P.R. Franke zum 70. Geburtstag*, Saarbrücken, 219-224.
- Schramm, G. 1973, *Nordpontische Ströme. Namenphilologische Zugänge zur Frühzeit des europäischen Ostens*, Göttingen.
- Seaton, R. C. 1887, *The Symplegades and the Planctae*, *AJPh* 8.4, 433-440
- Sorokin, Yu. I. 2002, *The Black Sea. Ecology and Oceanography*, Leiden.
- Szemerényi, O. 1980, *Four Old Iranian Ethnic Names : Scythian - Skudra - Sogdian- Saka*, Viena.
- Pokorny, J. 1959, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, I, Berne-Munich.
- Tischler, J. 1977, *Kleinasiatische Hydronymie. Semantische und morphologische Analyse der griechischen Gewässernamen*, Wiesbaden.
- Tomaschek, W. 1897, *Borysthenes 4*, in *RE*, V, 739.
- Türk, 1931, *Symplegades*, in *RE*, IV, 1170-1171.
- Vakhtina, M.Ju. 2007, *Archaic East Greek Pottery from Nemirovo (Preliminary Survey)*, in J. Cobet, V. von Graeve, N. Wolf-Dietrich, K. Zimmermann (éds.), *Frühes Ionien. Eine Bestandsaufnahme. Panionion-Symposium Güzelçamlı 26. September - 1. Oktober 1999*, Mainz am Rhein, 511-517.
- Van Soesbergen, P.G. 1979, *Thracian Personal, Ethnic and Topographic Names in Linear A and B*, *Kadmos* 18, Berlin, 26-39.
- Vasmer, M. 1971, *Schriften zur slavischen Altertumskunde und Namenkunde I*, Berlin, 103-105.
- Vernant, J.P. 1970, *Thétis et le poème cosmogonique d'Alcman*, in *Hommages à Marie Delcourt*, *Latomus* 114, 38-69.
- Walbank, F.W. 1951, *Polybius on the Pontus and the Bosphorus*, in Mylonas, G.E. (éd.), *Studies Presented to D.M. Robinson*, Washington, 469-479.
- West, S. 2003, « *The Most Marvelous of All Seas* » : *The Greek Encounter with the Euxine, Greece&Rome* 50.2, 151-167.
- White, S. 2001, *Io's World: Intimations of Theodicy in Prometheus Bound*, *JHS* 121, 107-140.